

La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873

Autor(en): **Astié, J.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **8 (1875)**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA THÉOLOGIE
DES
RÉUNIONS DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE
A NEW-YORK, EN 1873 ¹

I

La richesse, la variété de certains rapports dans les réunions de l'Alliance à New-York a rendu les lacunes de quelques autres plus sensibles et plus regrettables. Chose étrange! le sujet qui a été le plus en souffrance, c'est la question de la liberté religieuse. Il n'y a rien en cela toutefois qui ne soit parfaitement dans la nature des choses. Lorsqu'on jouit à souhait de tous les avantages que confère la fortune, on ne soupçonne pas que de petits bourgeois aient souvent beaucoup de peine à se procurer le plus strict nécessaire. Ensuite, derrière chaque homme religieux anglais, vous êtes presque sûr de découvrir un israélite; c'est décidément dans le terrain théocratique que l'évangélisme britannique plonge ses racines d'une façon ou d'une autre. Ainsi, dans un rapport sur *l'église et la nation*, un pasteur de Londres, M. W.-H. Fremantle, a cru le moment très opportun pour faire briller à nos yeux les magnifiques perspectives de l'avenir, alors que le monde entier étant converti, chaque nation sera devenue tout simplement une branche de l'église chrétienne. On veut bien nous concéder que la réalisation de cet idéal n'est pas précisément à la porte; nous marcherions toutefois à sa rencontre d'un pied assez allègre. Il est bien vrai que dans plus d'un pays on se révolte non pas seulement contre la théologie du passé, mais contre toute

¹ Voy. la livraison du mois d'avril 1875.

théologie en général. En revanche, « ce n'est que fort rarement qu'on rencontre le scepticisme moral. Bien des gens qui ne peuvent accepter les doctrines chrétiennes n'en règlent pas moins leur vie par un principe fondamental du christianisme, *le renoncement à soi-même.* » Ce brave pasteur de Londres avait-il donc besoin de regarder en dehors de son île pour nous faire grâce de pareille idylle ? Un signe qui permettrait également d'entrevoir l'aurore des jours millénaires ce serait l'affaiblissement de l'esprit sectaire, se disposant à laisser le terrain libre pour la formation d'une seule église chrétienne. Tout cela n'empêche pas M. Fremantle de mettre ci et là la main sur tel fait vrai, dût-il aller à l'encontre de sa thèse. « On tend toujours plus, dit-il, à voir dans le christianisme non pas un système, un ensemble d'opinions, mais une vie. Ce n'est pas à dire que le dogme doive être abandonné et qu'il importe peu de savoir ce qu'un homme pense sur Dieu et sur Christ, sur le péché et sur le salut ; seulement toutes ces doctrines sur ce point-là doivent être mises en rapport avec le principe central de la vie et de l'amour. L'assertion la plus importante sur Dieu n'est pas celle qui concerne son mode d'existence, mais celle qui porte sur son essence qui est amour. L'assertion fondamentale sur Christ comme fils de Dieu n'est pas celle qui porte sur ses relations métaphysiques, mais celle qui déclare qu'il est l'image fidèle, l'exposant de l'amour divin. Le péché n'est plus alors considéré abstraitement comme un crime, mais comme égoïsme, le salut ne consiste plus à *échapper à la condamnation*, mais à vivre d'une vie d'amour. »

De ces prémisses l'auteur conclut que la religion devra occuper une place toujours plus grande dans les cérémonies publiques. Disciple de Rothe sur ce point, il rêve d'une fusion de l'état et de l'église dans une nation se gouvernant démocratiquement. Que parle-t-on d'alliance entre l'église et l'état ? ce rêve de la spéculation ne suppose-t-il pas deux choses indépendantes et distinctes ? c'est bel et bien absorption qu'il faut dire, fusion pleine et entière. Ne nous parlez pas des sectes. « Ce qui assure la liberté de tout le monde, c'est une église gouvernementale démocratiquement organisée. Rien sur la terre n'est une image plus fidèle de cette Jérusalem qui est la

mère de nous tous. » C'est à faire pâmer d'aise les évêques séculiers de Genève et de Neuchâtel. Ils n'ont pas eu à se mettre en grands frais pour se voir dignement représentés aux réunions de New-York. Ne vous récriez pas, car M. Fremantle va vous prouver que l'autorité de droit divin du gouvernement est plus expressément enseignée dans la Bible que celle du pasteur. Dans un pays chrétien la vraie discipline ecclésiastique c'est celle qui est exercée par le magistrat. Pourquoi appellerait-on églises exclusivement les réunions pour le culte public? Les magistrats réunis en cours de justice ne forment-ils pas tout aussi bien une église? Conclusion: bien loin de se prononcer contre les églises d'état, la conférence de New-York doit employer toute son influence à les faire réformer dans la bonne direction qui est celle que le rapporteur vient d'indiquer. Nous ferons grâce à nos lecteurs des réformes proposées pour l'église anglicane, elles reposent sur la base du suffrage universel de tous les Anglais sans garantie religieuse. On sait assez comme la recette agit sur le continent. Et voilà en l'an de grâce 1873 ce qu'il peut entrer d'idées confuses dans la tête de ces évangéliques anglais qui passent trop facilement pour être le sel de la terre! Décidément le zèle et les meilleures intentions ne sauraient suffire; la connaissance des choses dont on prétend parler n'est jamais hors de saison. Il faudrait bien qu'on finit par ranger le bon sens parmi les vertus chrétiennes; alors peut-être les chrétiens s'efforceraient d'en avoir.

Nous n'avons pas encore vu le plus beau de l'affaire. A quoi servirait une église d'état sans la base indispensable, l'état chrétien? En conséquence il a été demandé que la loi de Moïse, le Décalogue, fût reconnue comme le code des états chrétiens. Il est à peine nécessaire d'ajouter que cette thèse a été encore mise en avant par un sujet de la reine Victoria. Un Anglais bien authentique, c'est là son fort et son faible, ne doute de rien. Il serait très possible que plus d'un brave anglican eût hardiment bravé les tempêtes de l'Atlantique dans le ferme espoir qu'il pourrait donner un bon coup d'épaule pour contribuer à rétablir la théocratie dans les Etats-Unis.

Et, coïncidence des plus heureuses, il existe en Amérique même, depuis quelques années, un parti de revenants qui agit

dans la même direction. S'apercevant un peu tard que la constitution américaine ne reconnaît pas la vérité du christianisme, ce parti s'agite pour obtenir du congrès un amendement à la constitution qui proclamerait les Etats-Unis une nation chrétienne. Jusqu'à présent ce mouvement n'a pas été pris au sérieux ; rien n'indique qu'il doive l'être à l'avenir. Usant cependant de tolérance, le bureau de l'Alliance n'a pas voulu refuser aux représentants de cette tendance le privilège, qu'ils n'avaient jamais eu, de soutenir leur théorie devant une nombreuse assemblée. Cette séance a donc été du petit nombre de celles dans lesquelles il y a eu discussion après la lecture des rapports. Reproduire tout ce qu'il s'est débité d'excentricités quant à l'obligation pour l'état de légiférer sur les sujets de morale, serait vraiment fastidieux. Disons seulement qu'on a été jusqu'à demander que l'état punît le blasphème. C'était à se croire dans un tout autre monde, dans les salons de M. de Maistre, en pleine chambre introuvable sous la Restauration, alors qu'on discutait la loi du sacrilège. Les novateurs ont eu un incontestable succès de fou rire. Cette séance a été de toutes la plus gaie.

Un homme grave, ancien président du collège de Yale, à New-Haven, et président des séances publiques de l'Alliance, le Rév. docteur Woolsey, dans un travail sur *les rapports de la constitution et du gouvernement des Etats-Unis avec la religion*, avait déjà fait bonne justice de ces innocentes excentricités. La constitution générale (fédérale) des Etats-Unis ignore entièrement la religion. Le congrès ne peut ni l'interdire, ni l'établir. Toute loi qui porterait sur des questions religieuses serait de fait inconstitutionnelle.

Quoique la constitution ignore la religion, le gouvernement ne peut s'empêcher d'entrer en contact avec elle sur quelques points. Il y a des chapelains pour l'armée de terre et pour la marine, dans les écoles militaires et au congrès. Le dimanche est un jour férié pour la législature et pour les divers services publics, bien qu'il puisse en être autrement dans des cas de nécessité. Les tribunaux connaissent des litiges à propos d'objets religieux ou de bienfaisance. Le pouvoir judiciaire doit intervenir ici non parce que ces contrats sont religieux, mais

simplement parce que ce sont des contrats comme tous les autres. C'est en vertu de ce principe qu'un tribunal peut contraindre la société civile qui administre les biens d'une église à remplir les obligations financières contractées envers le pasteur et envers toute autre personne. Enfin, par une loi de 1862, la confédération interdit aux sociétés de main-morte, religieuses ou non, dans les territoires non encore organisés en états, le droit de posséder au delà de 50 000 dollars en immeubles. « Ainsi, conclut le rapporteur, la constitution des Etats-Unis n'a absolument rien à démêler avec la religion. Le peuple pourrait être mahométan sous la même constitution, que de tels écarts du principe général qui consiste à ignorer absolument toute foi religieuse particulière seraient également possibles. »

La constitution fédérale n'a toutefois porté aucune atteinte aux droits des états particuliers qui, s'ils le trouvent bon, peuvent légiférer en matières religieuses. Le Mexique, avec une église officielle et un clergé privilégié, pourrait demander son admission dans l'Union sans que le congrès eût le droit de la refuser de ce chef. La confédération n'aurait à intervenir qu'en cas de conflit entre états par suite de l'application des lois religieuses. Les Etats américains qui tous, — sauf celui de Rhode-Island où la liberté religieuse la plus absolue fut dès le début admise en théorie et en pratique, — débutèrent par la théocratie et l'intolérance, ont aboli les églises officielles. Pour retourner aux vieux errements il faudrait une révolution sociale et politique. « Le sentiment général du pays, dit M. Woolsey, depuis deux générations, est que la vraie notion du gouvernement parmi nous implique l'entière et absolue séparation de l'église et de l'état : la complète liberté, l'égalité parfaite de toutes les communions chrétiennes, qui plus est de tous les religionistes, que leurs vues soient ou non en accord avec la Bible ; la liberté de quiconque veut propager une doctrine quelle qu'elle soit ; et l'inconvenance, l'injustice qu'il y aurait à empêcher quelqu'un de publier ses opinions sur des sujets de religion, de morale, de politique, aussi longtemps qu'en le faisant on ne porte pas atteinte à des droits privés. Bien des gens se demandent si nous sommes assez religieux, assez mo-

raux, assez solides, pour supporter notre prospérité et notre liberté. Mais il est probable que, du moins parmi les protestants, il ne se trouverait pas un seul individu s'imaginant qu'il pût être question de nous sauver en renonçant à ces convictions, particulièrement à celles qui concernent la liberté et l'égalité religieuses. » Ce n'est pas sans peine et sans de grandes appréhensions que les Américains, poursuit le rapporteur, en sont venus là, mais les plus craintifs n'ont pas tardé à confesser que la religion avait beaucoup gagné au nouveau régime. « La rivalité entre les sectes, le développement de l'esprit sectaire, le prosélytisme, les empiétements dans le champ d'autrui, la faiblesse des églises nouvelles dans des pays à peine colonisés, par suite du trop grand nombre de sectes, la raideur et l'étroitesse résultant de la rivalité religieuse, voilà des inconvénients certes bien grands du système, mais ils ne peuvent être comparés à l'impuissance, à la mort qui menacent les églises d'état exclusives. » Dans les états particuliers aussi, les cours de justice tiennent la main à l'exécution des contrats civils faits à l'occasion de matières religieuses.

Ce mode de vivre, en vertu duquel la liberté absolue est considérée comme le plus salubre des régimes pour l'église et pour l'état, fait-il de l'Amérique un pays non chrétien ? Le pays n'est pas plus irréligieux, répond le rapporteur, qu'une académie des sciences sans confession de foi, ou qu'une maison de commerce qui ne fait pas réciter tous les matins des prières dans ses bureaux.

« Le pays, dit M. Woolsey, peut être appelé chrétien dans ce sens que la grande majorité du peuple croit en Jésus-Christ et en l'Évangile, que l'influence du christianisme est universelle, que notre civilisation, notre culture intellectuelle reposent sur ce fondement et que, dans l'opinion de presque tous les chrétiens, les institutions sont réglées de façon à permettre d'espérer que nous pourrions propager notre foi et notre morale et les transmettre à la postérité.... Mais il n'en demeure pas moins certain que sous aucun rapport on ne peut dire que le christianisme soit la loi du pays.... *Tous les Américains deviendraient mahométans ou mormons, qu'il n'y aurait rien à chan-*

ger aux lois du pays, excepté pour ce qui concerne le mariage et la division des propriétés. »

On imaginerait difficilement un contraste plus frappant que celui qui règne entre la grande république et la France, jadis le plus beau royaume du monde après celui du ciel. Qu'il s'agisse de leurs institutions, de leur esprit, de leurs qualités ou de leurs travers, vous pouvez être certain que les deux pays occupent les deux pôles opposés. Il n'en est pas autrement pour ce qui tient à la liberté religieuse. La France se livrant à l'exportation de l'article, sans se demander s'il lui en restera assez pour ses besoins journaliers, irait volontiers rétablir le pouvoir temporel du pape, indispensable à la liberté de je ne sais combien de millions de catholiques. Les Américains plus pratiques, moins généreux, ou peut-être un peu dédaigneux, ne semblent pas dévorés du besoin d'implanter, chez des peuples qui ne leur en paraissent sans doute pas dignes, les institutions dont ils jouissent chez eux. C'est évidemment ce qui résulte de l'étrange attitude prise par l'opinion publique américaine à l'égard du grand conflit qui a éclaté en Allemagne entre l'empire et le catholicisme. Du point de vue américain rien n'aurait été plus aisé que de prévenir l'antagonisme. Bismarck n'aurait eu qu'à dire aux catholiques : autrefois, vous n'étiez pas infaillibles, vous l'êtes devenus depuis peu ; cela vous regarde seuls, mais, nouveaux faits, nouveaux conseils ; nos rapports ne sauraient être les mêmes que par le passé ; vous avez trouvé bon de changer, c'est mon droit, mon devoir même de changer aussi ; voici le nouvel arrangement que je vous propose ; j'espère qu'il vous agréera parfaitement, sans cela nous serons obligés de faire ménage à part ; je reprendrai mes concessions financières, ou autres, en vous laissant en retour votre pleine et entière liberté, sous le régime du droit commun. Voilà, semble-t-il, ce que les Américains auraient dû crier sur les toits, répéter sur tous les tons ; c'était une occasion unique de montrer la supériorité des principes de la grande république en ces matières et d'intervenir ainsi d'une manière aussi fructueuse que légitime dans ce conflit européen. Eh bien, à notre connaissance, pas un seul organe de

l'opinion publique n'a tenu ce langage que l'esprit, les traditions de l'Amérique, à défaut du bon sens, devaient mettre dans la bouche de chacun. C'est aux Etats-Unis que la politique religieuse du puissant chancelier compte ses plus chaleureux admirateurs. A peine trouverez-vous quelques personnes faisant leurs réserves et disant que toutes ces mesures pourraient bien n'aboutir à rien. Mais ces vues-là, on les énonce sous le manteau de la cheminée ; on se garderait bien de braver l'opinion publique en les publiant dans les journaux. L'hiver dernier quand il a été question de témoigner, disait-on, les sympathies de l'Angleterre pour la politique religieuse de Bismarck, on a vu figurer au premier rang, dans ce *meeting* dont le fiasco est connu, un publiciste américain, homme d'esprit et de cœur, qui autrefois, mieux inspiré, avait été des premiers à s'opposer courageusement à l'invasion de l'esclavage.

Malgré tout le prestige que peuvent avoir sur les foules la gloire militaire et le succès, cet engouement, bien loin de s'excuser, ne se comprend même pas. On croit sans doute qu'il s'agit des intérêts du protestantisme, en lutte avec son grand adversaire la curie romaine. Mais que peut-il y avoir de commun entre ce protestantisme américain, protecteur de toutes les libertés, ce protestantisme de l'avenir, et cette théocratie protestante allemande dont M. de Bismarck est à la fois le protégé et le champion ¹ ? L'un conduit à l'émancipation des peu-

¹ Rien ne montre mieux, au point de vue pratique et des *pratiquants*, la différence entre le protestantisme allemand et le protestantisme américain que le fait suivant : Berlin n'a que 100 000 habitants de moins que New-York, et cependant la métropole américaine possède 470 lieux de culte, tandis que la capitale de l'empire allemand n'en a que 60. Voilà de quoi éclairer l'enthousiasme américain qui se laisse un peu trop aller à voir dans le nouvel empire un champion du protestantisme. Il est évident qu'à Berlin et à New-York on n'attache pas précisément le même sens aux mêmes mots. — M. le Dr Krummacher a remarqué ce grand contraste entre les deux métropoles; ajoutons que Berlin est peut-être la ville du monde la moins bien pourvue d'églises et de chapelles. Le nombre des candidats pour le service de l'église, de l'école et des missions intérieures, a diminué d'une façon alarmante. Le réveil qu'on espérait n'a pas eu lieu; on compte sur la peur du socialisme pour le provoquer. (Pag. 82.)

ples, des églises et des idées, l'autre fait tout ce qui est en son pouvoir pour nous ramener à l'inquisition et aux guerres de religion. La docte Allemagne impériale, ressuscitant une vieille querelle du moyen âge aux applaudissements de la république américaine, voilà certes un trait qui manquait à la physionomie déjà assez bizarre de notre XIX^e siècle ! Que le tout-puissant chancelier, ne doutant de rien dans l'enivrement de son triomphe et en cela aussi marchant sur les traces de Napoléon I^{er}, s'imagine pouvoir se fabriquer une bonne petite église catholique, bien anodine, réconciliée avec le siècle, et cela après la proclamation de l'infailibilité et le syllabus, c'est déjà assez difficile à comprendre. Mais que les Américains, oubliant leurs principes, leurs mœurs, toutes leurs tendances, se mettent à applaudir à de pareils projets, s'imaginant qu'il y va de l'honneur du protestantisme, c'est vraiment trop fort. La jeune république, il est vrai, ne célébrera son premier centenaire que dans deux ou trois ans, mais par le temps qui court c'est déjà trop tard pour se livrer à de pareils enfantillages.

Il va sans dire que les assemblées de l'Alliance se sont ressenties de ces bizarres dispositions du public américain à exalter les hauts faits de la théocratie allemande. Déjà avant les réunions, un des secrétaires du comité, voyageant en Europe pour réchauffer le zèle des délégués, avait pris sur lui d'aller faire un bout de cour à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne. Votre frère, lui aurait-il dit, a fort bien reçu l'Alliance en son château de Potsdam en 1857, cette société va se réunir à New-York, n'auriez-vous rien à nous faire dire ? Le moyen de résister à de pareilles suggestions ! L'heureux secrétaire a eu ce qu'il voulait, un message à porter à New-York de la part du très puissant monarque qui n'épargne pas ses vœux et sa sympathie. Naturellement le même secrétaire n'a pas manqué de rendre compte de son entrevue dans la séance consacrée à l'Allemagne. Ce n'est pas tout : l'empereur paraît avoir la mémoire excellente et la main des plus heureuses. Voilà-t-il pas, coïncidence des plus charmantes ! qu'il arrive un télégramme de Berlin, au moment même où on lit le rapport sur l'Allemagne ! Il va sans dire qu'il émane de Sa Majesté. Aussi le

même secrétaire interrompt-il la lecture du rapport pour annoncer l'événement à l'assemblée. Et celle-ci de s'émouvoir et de s'émerveiller, avide de savoir ce que pouvait contenir le précieux message. Le fameux pli est donc décacheté avec émotion. Mais hélas ! Vanité des choses humaines : on s'était trop hâté d'exalter la prose du télégramme ; il venait bien de Berlin, mais il contenait moins que rien, quelques mots inintelligibles. La confusion a été générale, chacun a cru à une mystification. Tout ce que le bureau des télégraphes de New-York, dûment interrogé, a pu faire, c'est de certifier que la dite dépêche venait bien de Prusse et non de quelques mauvais plaisants de New-York, comme on pouvait le croire. Le mystère paraît être resté jusqu'à aujourd'hui enveloppé dans une profonde obscurité ; en effet on ne retrouve pas trace dans le rapport écrit de cette dépêche cabalistique dont le chiffre aura probablement été perdu sans retour ¹.

Peut-être serez vous curieux de savoir la contenance que faisaient les Français qui avaient quelques raisons de ne pas trouver le monarque allemand tout aussi vénérable qu'on le répétait autour d'eux ? Leur patience était mise à une épreuve d'autant plus rude qu'un correspondant américain de Berlin avait exalté cette intervention de l'empereur Guillaume comme un grand événement inaugurant l'alliance du potentat avec les chrétiens réunis en Amérique. Aujourd'hui encore, on peut lire dans le rapport imprimé que ces salutations de l'empereur Guillaume « font honneur à son caractère personnel, qu'elles sont d'un grand poids par suite de sa position officielle comme *le royal patron du protestantisme évangélique sur le continent européen....* » Il va sans dire qu'un si haut personnage ne saurait manquer d'être pieux : aussi le rapporteur sur l'état religieux de l'Allemagne a-t-il découvert des preuves de la dévotion de l'empereur jusque dans les télégrammes qu'il envoyait pendant

¹ Voici cette fameuse dépêche venant de Berlin et datée toutefois de Dresde : *Dresden, the jewel of price is with you*. C'est à ne pas oser hasarder une traduction. Aussi le journal *la Tribune*, moniteur de l'Alliance, ajoute-t-il : « Voilà le message dans son exactitude ; il a évidemment mystifié bien du monde. »

la guerre à la reine Augusta. Cette piété de leur prince tient beaucoup à cœur aux Allemands ; ils y reviennent sans cesse comme s'ils avaient le sentiment qu'elle n'est pas précisément facile à prouver. En effet Hengstenberg, qui s'y connaissait, appelait tout simplement le prince impérial, aujourd'hui empereur, franc-maçon et autre chose encore. En 1848 on disait ordinairement de lui à Berlin, dans le monde théologique, que quand il serait roi il ferait la guerre et transformerait les églises en casernes. Si la seconde partie de la prophétie ne s'est pas accomplie, ce serait donc en vue de mieux assurer la réalisation de la première. Le monarque aurait eu son chemin de Damas. Il est seulement dommage que cette route passe d'abord par Sadowa et par Sedan. Cet étrange mélange de la politique et de la religion nous rappelle un mot d'un homme d'esprit qui caractérise fort bien cette théocratie éminemment utilitaire : « Quand on voit les Prussiens prier, chacun doit se garer, car on peut être sûr qu'ils vont faire quelque mauvais coup. » Il serait donc grand temps d'en finir avec ce caractère religieux et de la politique prussienne et du monarque qui la dirige. A force de revenir sur ce sujet favori, les hommes d'église allemands risqueraient de faire suspecter leur propre piété plutôt que d'établir leur thèse.

Il va de soi que l'Alliance évangélique réunie à New-York ne pouvait avoir rien à dire sur la politique de la gracieuse Majesté qui lui envoyait de si aimables salutations. Dès sa formation, l'Alliance évangélique a cru qu'il entraît dans sa mission d'agir en faveur de la liberté religieuse partout où elle serait méconnue. Elle est donc intervenue, par lettre ou par délégation personnelle, en Italie, en Espagne, en Turquie, en Perse, en Russie, en Suisse : elle a plaidé la cause des baptistes en Allemagne et étendu ses sympathies jusqu'aux chrétiens opprimés du sud de l'Afrique. Siégeant dans le Nouveau monde, cette terre classique de la liberté, l'Alliance n'a pas eu le moindre mot de sympathie pour les catholiques de l'Allemagne. Et cependant, tout ultramontains qu'ils sont, en donnant le spectacle salubre de gens qui savent souffrir pour leurs convictions, erronées tant que vous voudrez, ne font-ils pas plus

d'honneur à la cause du christianisme et de l'humanité que bien des protestants dont on est obligé d'admirer la prestesse avec laquelle ils réussissent à éluder le devoir de mettre leur conduite d'accord avec leur profession? Tel est jusqu'à présent le fruit le plus authentique de l'alliance de l'empereur d'Allemagne avec les chrétiens du monde entier représentés à New-York. Si nous avons bonne mémoire, dès la fondation de l'Alliance évangélique, M. Agénor de Gasparin refusa de s'y associer, prévoyant qu'on pourrait aboutir à quelque chose comme la ligue des princes protestants des guerres de religion. Il est regrettable que sa voix autorisée en ces matières ne soit plus là pour avertir les hommes qui, sans s'en douter, se laissent entraîner sur cette pente glissante.

Une voix cependant a troublé le parfait accord qui paraissait régner aux assemblées de New-York. Il s'est trouvé un homme assez insensible aux charmes de la brillante hospitalité américaine pour ne pas se croire obligé de lui sacrifier les principes américains. Sous ce titre : *l'Alliance évangélique et l'empereur d'Allemagne*, un grand journal américain et un journal français de New-York ont publié une lettre dont nous extrayons ce qui suit. « Sans doute les besoins de l'église exigent que les chrétiens de tous les pays et de toutes les confessions se rapprochent les uns des autres pour une guerre en commun contre l'incrédulité et la superstition de notre époque. Il reste à savoir si ce combat demeurera exclusivement spirituel, ou si en plaçant un monarque à leur tête, les protestants entendent se préparer pour une lutte à main armée. Les Allemands sont seuls compétents pour décider s'il leur convient de renouveler la guerre de Trente ans sur une grande échelle, mais je suis bien certain de ne pas me compromettre en déclarant que parmi les protestants de langue française, on trouverait peu de personnes pour se joindre à une sainte ligue ayant à sa tête l'empereur Guillaume avec son cortège inséparable de canons Krupp et de fusils à aiguille.

» Si nous déplorons les intrigues des ultramontains cherchant à restaurer la monarchie en France pour mettre ce pays à la tête d'une croisade destinée à rétablir le pouvoir temporel

du pape, nous condamnons encore plus fortement toute prétention de l'empire allemand à représenter les intérêts évangéliques.

» Eh quoi ! ce monstrueux mariage se serait consommé à New-York, sur cette terre classique de la séparation de l'église et de l'état ? Les Etats-Unis auraient tenu sur les fonts baptismaux ce nouveau né, la sainte ligue protestante, ayant Guillaume pour père et l'*Alliance évangélique* pour mère ? En quittant nos familles il y a quelques semaines, pour affronter les périls de l'Atlantique, nous nous attendions sans contredit à voir bien des choses nouvelles en Amérique, mais notre attente a été dépassée : jamais nous n'aurions pu supposer que nous allions prêter notre concours à la résurrection d'une théocratie protestante sur une vaste échelle.

» Jusqu'à preuve du contraire, nous nous permettrons de croire que l'*Alliance évangélique* n'est nullement responsable des belles choses qu'on met sur son compte. Le fait qu'un secrétaire de l'*Alliance* s'est chargé de solliciter et de porter les salutations de l'empereur Guillaume ne me paraît pas suffisant pour justifier les commentaires anticipés qu'un correspondant de Berlin (*New-York Observer*, septembre) a cru devoir donner de cet événement.

» S'il en était autrement, je protesterais de la manière la plus énergique en mon nom, au nom de mon ami M. de Pressensé et de tous les chrétiens évangéliques des pays de langue française. Je crois connaître assez l'histoire de votre pays et les idées régnantes parmi vous sur ces matières pour être en état de déclarer que votre public partagerait notre opinion. Non, il ne sera pas dit que sur la terre de la libre Amérique on ait pu songer un seul instant à établir une espèce de ligue protestante ayant à sa tête l'empereur Guillaume.

» Jusqu'à présent, l'*Alliance évangélique* s'est bornée à présenter d'humbles représentations aux gouvernements (Russie, etc.) qui ne faisaient pas respecter la liberté religieuse. Il est regrettable qu'à New-York on n'ait pas persévéré dans cette voie excellente. Puisque l'empereur Guillaume croyait devoir envoyer ses salutations à l'*Alliance*, celle-ci avait une bonne oc-

casion de lui rendre politesse pour politesse. Quant à moi, si le règlement des séances l'avait autorisé et s'il avait été permis de discuter le jour où on a communiqué à la réunion de l'*Alliance* les salutations de l'empereur d'Allemagne, j'aurais proposé d'y répondre par la résolution suivante : « Pour la plus grande gloire du protestantisme qui doit toujours représenter la cause de la liberté civile, religieuse et politique, en vue d'éviter les horreurs d'une guerre religieuse qui menace d'ensanglanter l'Europe, dans ce siècle d'incrédulité, Sa Majesté Guillaume le victorieux, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, est respectueusement invité à considérer s'il ne conviendrait pas que, dans ses rapports avec les diverses églises, sectes ou partis, son gouvernement voulût bien s'abstenir d'intervenir dans les affaires intérieures des diverses dénominations et se borner à réprimer non la simple manifestation des doctrines politiques, religieuses ou morales, mais exclusivement des actes contraires au droit commun et cela conformément aux principes de cette liberté religieuse qui, malgré les différences dogmatiques et ecclésiastiques, assure dans la république des Etats-Unis la paix confessionnelle et la tranquillité publique... »

Cette communication ne paraît pas avoir été du goût de tout le monde. En vrai démocrate s'inclinant devant la toute puissance de l'opinion, tel Américain l'a déclarée inopportune ; le courant général en faveur de l'*Alliance* était à son sens trop irrésistible pour qu'il pût s'élever aucune voix discordante. Bien que l'auteur eût déclaré ne pas parler en leur nom, les délégués de langue française ont, paraît-il, cru devoir protester¹ contre cette manifestation tout à fait isolée, et cela

¹ Nous lisons en effet dans l'*Indépendant* de New-York du 13 nov. 1873 : « Je crois nécessaire de déclarer que les délégués à l'*Alliance*, français et suisses m'ont exprimé leurs sincères regrets au sujet de cette protestation et m'ont hautement déclaré qu'ils la désavouaient complètement. » Le secrétaire ne dit pas expressément que *tous* les délégués français et suisses ont protesté auprès de lui, ce qui nous paraît en effet peu probable. Il n'est pas non plus exact, comme on peut le voir par ce qui suit, qu'il n'y ait eu que cette note discordante provoquée par cet étrange manque de tact d'un républicain de naissance trop absorbé par ses devoirs envers l'empereur vainqueur pour songer à ménager les vaincus.

auprès du secrétaire même qui, par son intervention déplacée, avait nécessité cette note discordante au sein d'une fête chrétienne dans laquelle on aurait dû se garder avec le plus grand soin de rouvrir des plaies encore saignantes. On marche de surprise en surprise dans cet épisode. N'a-t-on pas prétendu que l'auteur de tous ces froissements était particulièrement bien qualifié pour aller chercher une tête couronnée comme trouble fête, par la circonstance que, républicain de naissance, il a fait de la république des Etats-Unis sa seconde patrie!!

Ajoutons que tous les Américains d'origine allemande n'ont pas goûté cette manière de voir. Nous trouvons dans un journal allemand qui se publie à New-York sous le patronage de la grande *Société américaine des Traités*, une énergique protestation contre cette idée malheureuse de faire intervenir l'empereur Guillaume dans les réunions de l'*Alliance*. « N'étant pas initiés aux secrètes pensées des directeurs de l'*Alliance*, nous ne pouvons comprendre qu'il fût utile pour les réunions de l'*Alliance* d'aller solliciter le concours d'un prince temporel. Nous l'avouons ouvertement, il nous paraît tout à fait superflu d'être allé demander les sympathies de Sa Majesté l'empereur d'Allemagne..... Avec la meilleure volonté du monde il nous est impossible de comprendre que « l'approbation cordiale et les encouragements de l'empereur » pussent être d'une si haute portée et d'une telle importance pour le succès des efforts de l'*Alliance* en général et pour la réussite des réunions de New-York en particulier. Dans le royaume de Dieu et de Jésus-Christ il n'y a pas de princes. En outre la parole de Dieu nous exhorte à ne pas nous confier aux princes qui ne sont que des hommes et qui ne peuvent être d'aucun secours. L'histoire nous enseigne au contraire que toutes les fois que la cause de Dieu a été remise à la puissance et à la faveur des princes, elle en a spirituellement souffert, en dépit de la prospérité extérieure. Pourquoi l'*Alliance* attendrait-elle, ne serait-ce qu'au moindre degré, le résultat de ses efforts du concours d'un prince terrestre? Malheur à elle s'il lui arrivait de le faire! Elle montrerait par là qu'elle fait de la

chair son bras. Pour le faire, comme chacun sait, on doit s'être détourné du Seigneur par le cœur ! Et ce n'est pourtant pas le cas de l'Alliance. Qu'on nous comprenne bien. Nous ne disons pas que la demande de l'approbation impériale ait été en réalité se confier en la faveur des princes, mais nous disons que la démarche en a presque l'air et qu'elle peut être facilement interprétée de cette manière. La lettre de Gastein favorise même cette interprétation. Celui qui l'a écrite insiste sur « l'approbation cordiale, » des efforts de l'Alliance par l'empereur d'Allemagne, le royal protecteur du protestantisme en Europe, » comme nous ne l'aurions jamais attendu d'un professeur de théologie américain. Pour les vrais Américains il est anti-républicain de se tourner vers les princes, de solliciter leur haute, très haute, et suprême faveur ; quant au chrétien américain il voit une haute inconvenance, une faute, un péché même dans le fait d'aller réclamer les faveur des princes pour avancer l'œuvre de Christ ¹. »

Ainsi parlent les gens qui savent demeurer maîtres d'eux-mêmes au milieu des bruyants éclats d'une fête. Et il ne faut pas croire au moins que ce soit là le langage d'un démocrate allemand que ses convictions politiques ont contraint d'émigrer en Amérique. Celui qui s'exprime ainsi croit savoir « ce qui est dû à l'empereur d'Allemagne aussi bien qu'aucun enfant de la Suisse. »

On voit que les vrais spiritualistes, à quelque pays qu'ils appartiennent, réussissent sans peine à s'entendre. Quant la réconciliation entre les protestants français et les protestants allemands s'effectuera, ce sera grâce à leur intervention. Il ne faut pas l'oublier en effet, l'éloignement actuel est résulté non pas du fait que les Allemands ont été vainqueurs, mais de ce qu'ils ont oublié de triompher en chrétiens.

Il importe de remarquer ici que le pasteur allemand, M. Léopold Witte, chargé de présenter un rapport sur l'*ultramontanisme et les quatre lois prussiennes* ², ne partage pas précisé-

¹ *L'empereur d'Allemagne et l'Alliance évangélique, Deutscher Volksfreund*, New-York, 4 octobre 1873, n° 40, pag. 316.

² La première proclame le droit de l'état à exercer un contrôle suprême

ment l'enthousiasme inconsidéré des Américains pour la politique religieuse de Bismarck. Il déclare expressément qu'après le concile du Vatican, la Prusse aurait dû mettre le marché à la main à la papauté et lui proposer de traiter sur de nouvelles bases. La seule circonstance atténuante qu'il plaide c'est la guerre qui, absorbant toute l'attention, fit oublier les questions religieuses. Ce n'est qu'après la victoire, dit notre auteur, que « Bismarck aurait saisi toute la portée de la nouvelle politique romaine dont antérieurement il n'aurait pas été suffisamment effrayé. » Et M. Witte ajoute l'aveu suivant qui est une condamnation expresse de toute la conduite du gouvernement prussien : « En laissant passer la bonne occasion, le gouvernement prussien s'était presque fermé la voie pour arriver à un règlement convenable des affaires ecclésiastiques. Après avoir tacitement reconnu le nouvel état de choses *pendant deux ans*, il était un peu déplacé de venir déclarer tout à coup : nous avons découvert que l'ancienne église catholique avec laquelle nous avons traité n'existe plus. A tout risque, il fallait répondre aux agressions romaines. Et cette réponse a été donnée par les quatre lois en question. »

Ici on voudrait poser une question des plus indiscretes. Comment se fait-il qu'il ait fallu deux ans à un homme aussi intelligent que M. Bismarck pour s'apercevoir tout à coup de ce que les prétentions de Rome avaient de dangereux ? Serait-ce peut-être qu'après ses victoires et conquêtes, éprouvant le besoin de donner une assiette nouvelle à la politique de l'Alle-

sur l'éducation du clergé; la seconde maintient le droit de l'état de surveiller la discipline exercée par l'église sur le clergé; la troisième fixe les limites du pouvoir disciplinaire de l'église sur les laïques; la quatrième fixe quelques règles à suivre quand on quitte l'église... L'observation de ces lois offrant des difficultés dans la pratique, il a fallu depuis édicter des ordonnances nouvelles. A mesure que le conflit s'envenimera, le gouvernement sera obligé d'aller demander de nouvelles armes au parlement, dont les dernières élections ont déjà eu lieu sur la question religieuse. Le gouvernement est fatalement condamné à ne s'arrêter dans cette voie que quand il aura été assez loin pour tourner contre lui, par l'odieux de ces mesures, la majorité du public, d'ailleurs peu sympathique par nature aux ultramontains.

magne, il a trouvé bon de déclarer de son chef fort dangereux ces empiétements de Rome que jusqu'alors il avait tenus pour innocents ?

L'histoire seule, après des révélations qui ne manqueront pas d'avoir lieu, pourra répondre à cette question capitale. Elle seule pourra apprendre à nos petits-fils qui a commencé cette vraie querelle d'Allemand entre Bismarck et Rome¹. En attendant il faut se borner à prendre acte des précieux aveux du rapporteur de New-York.

Cette fameuse législation n'est donc qu'un pis-aller auquel on s'est laissé acculer pour sortir à tout prix d'une situation fautive dans laquelle on s'était engagé, faute d'avoir profité du bon moment pour la dénouer convenablement. C'est là ce que n'ont cessé de répéter les amis de la liberté religieuse. La lutte entre Rome et la Prusse n'est plus qu'un conflit entre deux despotismes également détestables ; elle doit laisser parfaitement indifférent tout protestant qui fait passer les intérêts de la justice et de la vérité avant ses prédilections et ses sympathies. Disons toute notre pensée ; nous sommes assez bon huguenot pour qu'elle ne risque pas d'être mal comprise : nous sommes fiers pour la cause du christianisme et de l'humanité de la ténacité de ces ultramontains qui se font rançonner et emprisonner pour de simples questions de discipline, tandis que la rougeur nous monte au front quand nous songeons à la conduite de ces protestants qui agissent comme si le moment n'était jamais venu de se relever de leur systématique aplatissement devant les caprices et les injures de l'état, décidé pourrait-on croire, à ne plus laisser aucune vertu chrétienne intacte, sauf l'obéissance servile.

Ajoutons en toute hâte que le rapport de M. Witte qui avait si bien commencé, se perd dans le sophisme. On ne saurait,

¹ N'est-ce pas peut-être parce qu'elles auraient pu jeter quelque jour sur ce point capital que l'on a interdit avec tant de soin la publication des pièces du conflit d'Arnim qui se rapportent à la question religieuse ? M. d'Arnim a eu beau avertir Bismarck, ce n'est que tard *après la guerre* que cet homme si perspicace s'est aperçu que les décisions du concile du Vatican pouvaient avoir de fâcheuses conséquences.

dit-il, contester à la Prusse le droit de légitime défense contre Rome. A merveille! pourvu que cette défense soit conforme au respect dû à la liberté, et M. Witte nous a déclaré que le gouvernement prussien s'est mis dans son tort en laissant passer la bonne occasion de porter la lutte sur ce terrain. Il ne faut pas se placer dans une position déplorable, qui ne permet de défendre l'état qu'en empiétant sur les droits de l'église. C'est mal à propos, dit encore M. Witte, que les ultramontains déclarent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; en réalité il n'y a pas Dieu d'un côté et l'homme de l'autre, mais le pape qui se dit infallible, prétend gouverner la conscience de l'humanité, et le gouvernement prussien qui a pour devoir sacré de sauvegarder la liberté de ses sujets. Le malheur est que les sujets prussiens catholiques tiennent le pape pour l'organe infallible de la volonté de Dieu; et le gouvernement prussien sort de sa mission et persécute, quand sous prétexte de sauvegarder la liberté de ses sujets il prétend leur interdire la liberté d'abdiquer entre les mains du pape. Le sophisme est encore plus manifeste lorsque M. Witte demande : Si le pape voulait organiser un saint-Barthélemy le gouvernement devrait-il rester indifférent? le gouvernement américain lui-même resterait-il les bras croisés en pareille occurrence? Nul n'a jamais demandé à l'état d'abdiquer quand l'église prétend troubler la paix publique et sortir du droit commun. Mais il ne faut pas que l'état de son côté, sous prétexte de se protéger lui-même, intervienne sur le terrain ecclésiastique et persécute. Encore une fois mieux vaut un bon divorce qu'un pareil mauvais ménage. Or pas plus d'un côté que de l'autre on ne veut de cette solution. De part et d'autre, en mettant en avant les intérêts de la liberté, on se borne à combattre pour l'empire. Voilà pourquoi la querelle menace de se prolonger longtemps encore, sans qu'on puisse en entrevoir l'issue. Tout ce que les amis de la liberté peuvent désirer, c'est qu'à la faveur des complications européennes il ne sorte pas de ce conflit une affreuse guerre religieuse qui serait la dernière honte de notre siècle sans foi.

Nous voulons bien croire qu'il existe en Allemagne des

esprits élevés faits pour comprendre la liberté religieuse, ut est captus germanorum, mais jusqu'à présent il ne nous a pas été donné d'en rencontrer. On peut être certain que dès qu'un Allemand aborde ces matières-là il tombe dans les plus monstrueuses hérésies. M. Witte par exemple trouve tout naturel que le gouvernement prussien protège ses sujets contre les mesures disciplinaires que Rome prend contre ses propres sectateurs. C'est exactement comme ces Français voltairiens qui sans pratiquer le catholicisme n'en jettent pas moins des cris d'aigle en appelant à leur secours le bras séculier, chaque fois qu'un curé refuse la sépulture ecclésiastique à un défunt qui n'a pas voulu se confesser. Que l'état protège la vie de tous ses sujets indistinctivement, de sorte que les peines spirituelles ne puissent entraîner la mort; que l'état se refuse à reconnaître les vœux perpétuels de façon à ce que l'église ne puisse retenir dans un couvent une personne qui veut en sortir, à la bonne heure ! en tout cela l'état ne sort pas de sa compétence. Mais de quel droit irait-il protéger ses sujets contre le déshonneur résultant d'une excommunication purement ecclésiastique ? C'est aux sujets à se protéger eux-mêmes en déclarant qu'ils rompent avec l'église et ne font nul cas de sa discipline. N'est-il pas monstrueux que de prétendus fidèles invitent l'état à intervenir entre eux et leur église !! M. Witte ne tient nul compte de ces distinctions. Il veut que le gouvernement prussien, transformé en moraliste et en théologien, apprécie l'enseignement qui est donné dans les séminaires catholiques et frappe les doctrines inspirant la haine du protestantisme. On le voit, c'est l'inquisition pure et simple. De plus, ce programme ne comprend rien moins que l'extermination du catholicisme, car, pour si modérées qu'elles soient, les doctrines de cette église ne cesseront d'inspirer la haine du protestantisme. On ne sait plus où on s'arrêtera dès que infidèle aux idées de l'état moderne, le gouvernement ne se contentant pas de frapper l'acte répréhensible, prétend descendre dans le fond des consciences pour apprécier les doctrines mauvaises qui peuvent engendrer le fait délictueux. Malgré tout cela M. Witte est obligé de faire des réserves.

« Déterminer, comme le font les lois prussiennes, le degré de connaissance que les ecclésiastiques romains doivent acquérir en fait de science, de littérature, de philosophie, c'est dépasser la compétence de l'état. » Il déclare même que l'état devrait se rappeler que le pouvoir spirituel ne saurait être vaincu par des moyens extérieurs. Voilà qui est parler d'or ! Il est fâcheux que les savants allemands n'aient pas songé plus tôt à rappeler cette vérité si simple à leur gouvernement. Peut-être auraient-ils réussi à détourner la Prusse d'entrer dans une voie sans issue. En y persévérant on ne peut manquer de rendre intéressants des hommes qui le sont fort peu par eux-mêmes.

II

Si les rapports de l'Alliance ont été parfois plus que faibles, étrangement rétrogrades pour tout ce qui tient à la liberté religieuse, en revanche il en est d'autres qui ont fait une pointe significative sur un terrain brûlant qu'on s'interdit volontiers dans le monde religieux. Le fait est d'autant plus significatif que l'Amérique est loin d'être le pays qui souffre le plus du mal auquel il s'agit de porter remède. Les vastes solitudes du nouveau monde offrent un travail rémunérateur à quiconque est doué d'énergie et de santé ; les salaires sont dans ce pays sensiblement plus élevés qu'ailleurs ; l'extrême liberté dont on y jouit permet à chaque mécontent de se livrer à de nouveaux essais sur l'organisation du travail. Grâce à ces circonstances et à d'autres encore, la question sociale est loin d'en être arrivée à cet état aigu et menaçant qu'on lui connaît dans nos vieilles sociétés européennes. Un premier capital n'est pas là-bas aussi indispensable qu'en Europe pour se mettre en route sur le chemin qui conduit à la fortune ; et puis on a vu aboutir très-haut tant de gens qui en partant n'avaient pas le moindre sou vaillant, qu'on songe moins à exalter ou à maudire le capital en le plaçant dans un antagonisme insensé avec le travail.

Mais la question morale ne s'en pose pas moins ; elle se présente même dans des circonstances heureuses qui peuvent en faciliter la solution. Si nous vivions dans une époque

d'héroïsme chrétien on verrait briller les croyants à la tête de ceux qui travaillent à résoudre ce difficile problème. Mais malheureusement sur ce point-là comme sur bien d'autres, l'église a perdu le gouvernement des esprits ; elle s'est laissé devancer. Les non-croyants se sont tellement emparés de la question que les prétendus fidèles craindraient de ternir leur réputation d'orthodoxie en y touchant du bout du doigt. Et cependant que font la plupart de ces socialistes si mal famés ? Ils travaillent à la solution d'un problème que le christianisme a lui-même posé en abolissant le servage et l'esclavage. On a beau désavouer hautement les socialistes et leurs détestables méthodes, il est impossible d'être assez étranger à l'esprit de celui qui aimait particulièrement les pauvres et les petits pour ne pas entendre de temps à autre une voix importune balbutier confusément dans les dernières profondeurs de la conscience : Ces gens là pourraient bien travailler fort mal à une tâche qui te serait dévolue à toi-même, si au lieu de te croiser les bras et de jouir en paix, tu étais plus jaloux de marcher sur les traces de ce Jésus éminemment sympathique aux malheureux que tu proclames ton maître. — Il faudra bien que les chrétiens finissent par le reconnaître un jour. S'ils ont le droit et le devoir de répudier les remèdes, souvent pires que le mal, qu'on veut appliquer à la question sociale, ils sont tenus d'avouer la plupart des aspirations de ceux qui s'en occupent. Le chrétien, sous peine de renier la mission de l'Évangile appelé à être le sel de la terre, ne saurait demeurer indifférent à tout ce qui se rapporte à une plus équitable distribution des fruits du travail, ou à la diminution des misères humaines. Quand on aura compris cela, on sentira qu'en présence des problèmes qui se posent il n'est pas permis de se renfermer dans une neutralité hostile. Les générations futures béniront comme saint tel hérétique qui, dévoré d'une noble passion pour l'infortune, se consacre à relever dans les bas fonds de la société les déshérités du monde, tandis qu'elles auront dès longtemps oublié ceux qui trouvent moyen de faire leurs affaires en conspirant avec les puissants pour maintenir ce qui est, quand ils ne travaillent pas, sous prétexte de piété

chrétienne de haut goût, à creuser l'abîme déjà trop profond qui sépare Lazare du mauvais riche, parfois le pauvre péager du pharisien.

En abordant la question par ce bout-là, les conférences de New-York ont donné un exemple qui ne devrait pas passer inaperçu. Il faut bien le dire, c'est en bonne partie parmi les riches et les puissants que les réunions de l'Alliance ont trouvé de la sympathie. Aussi le professeur Taylor-Lewis, calviniste d'ailleurs des plus foncés, est-il tout à fait le bienvenu quand il rappelle en ces termes que les petits ne doivent pas être perdus de vue. « Si nous estimons être en communion avec le corps sacré de Jésus-Christ, dit-il, nous sentirons que le plus humble, le plus ignorant, le moins cultivé, le chrétien qui occupe le degré le plus inférieur de l'échelle sociale, nous touche de plus près, doit être plus estimé, plus aimé, — et cela non au point de vue de l'esthétique, de la condescendance ou de la sentimentalité, — mais réellement, cordialement, pratiquement, que l'homme le plus cultivé, le plus instruit, le plus haut placé dans la société, qui n'appartient pas à la famille de Jésus-Christ. » Recueillons encore la parole précieuse d'un vieux pasteur épiscopal, je crois, qui a blanchi dans les œuvres de bienfaisance. Elle est à l'adresse de ces disciples raffinés du charpentier, qui croiraient déroger s'ils frayaient avec d'autres qu'avec des grands seigneurs, des dignitaires ecclésiastiques ou des banquiers. « Les hommes comprennent la fraternité. Ils la désirent, ils l'inventeront sous les formes qui leur conviennent, loges de francs-maçons, clubs, etc. Qu'ils puissent contempler la fraternité dans l'église, oui, même le socialisme et le communisme. Que l'église fasse connaître toutes ces choses sous leur vraie forme, en prenant avec toutes ses forces la direction de tous les mouvements en faveur de la bienfaisance, la direction de toutes les œuvres philanthropiques. Qu'elle s'intéresse à ceux qui sont écrasés, opprimés; qu'en les relevant elle fasse briller en eux l'humanité rachetée; qu'elle soit la première à défendre les justes droits de l'homme; qu'elle ne se mette pas au service des riches et des puissants pour exécuter docilement leurs caprices et proclamer que

l'homme riche et le Lazare de la parabole représentent l'état normal de la société; que, dans notre vie conventionnelle, il doit nécessairement y avoir un abîme impossible à franchir entre le riche et le pauvre; qu'elle ne laisse pas à l'état le soin de relever les classes inférieures, comme si cela ne concernait que lui seul; qu'elle montre que les intérêts de l'humanité sont les siens; oserai-je le dire? que l'église rende enfin justice à son Christ en faisant contempler en lui le plus grand des philanthropes, le Christ non pas des théologiens et des scribes, mais le Christ de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean; le Christ qui émancipe le nègre et brise les chaînes de la tyrannie, rompt le joug des richesses iniques qui ensevelissent les enfants du pauvre dans les trous et les borbiers de la terre; qu'on comprenne que Christ est tout cela, aussi bien que le puissant rédempteur de l'esclavage du péché introduisant les siens dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Voilà comment l'église doit faire briller le socialisme et le communisme chrétiens. Qu'elle se déclare aussi en faveur de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Que ce congrès chrétien, — car qui a plus de droit pour le faire? — déclare à l'église que telle est bien sa mission; qu'elle soit mise en demeure de justifier sa prétention à être la bienfaitrice de l'humanité.»

Ces déclarations, fort significatives en elles-mêmes, acquièrent encore une plus haute portée en sortant de la bouche d'un pasteur de l'église épiscopale. On sait qu'en Amérique comme ailleurs, c'est là l'église des privilégiés de la fortune auxquels un ritualisme doucereux, éblouissant de lumières et parfumé d'encens, sert à travers force litanies et genuflexions une dévotion d'autant plus acceptable que cette austérité et cette correction de formes plus ou moins catholiques détournent mieux de la vraie spiritualité, dont un symbolisme artificiel serait la forme la plus adéquate, au dire d'habiles avocats. Généralement parlant, on s'arrange de façon à être les plus dévots et les plus mondains de tous ceux qui se réclament du charpentier.

Toutefois les manifestations de ce bon pasteur épiscopal ne sont encore que des vœux, des indications accidentelles. Deux

rapporteurs, deux présidents de collège, position fort importante en Amérique, ont abordé directement le grand problème du jour. Dans une étude sur la *question du travail*, le docteur William-H. Allen, président du collège Girard, à Philadelphie, après avoir signalé les griefs légitimes des ouvriers qui se plaignent en Amérique et encore plus en Europe, a conclu en ces termes : « La coopération et l'arbitrage peuvent prévenir des grèves et mettre un terme à bien des différends entre maîtres et ouvriers ; mais ce ne sont là que des palliatifs qui ne remontent pas à la racine du mal. Les causes de la dépression du travail sont de longue durée ; elles sont à tel point entrelacées dans l'organisme de la société qu'elles ne sauraient être écartées d'une manière soudaine sans entraîner des convulsions et la ruine. Ces causes peuvent et doivent disparaître graduellement et sûrement, au moyen d'une législation sage et conservatrice. Parmi ces causes il faut signaler l'émission exagérée du papier-monnaie, un intérêt exagéré de l'argent, les armées permanentes, les guerres et les dettes nationales. Toutes les dépenses résultant de ces causes sont payées par le travail et par le travail seul. Ce sont les ouvriers qui nourrissent et habillent des millions de soldats et leur fournissent tous les moyens de destruction modernes ; pendant la guerre, les ouvriers remplissent les rangs des bataillons décimés, pendant la paix, ils paient les frais de guerre. Si l'association internationale est réellement ce qu'elle prétend être, une société fraternelle de toutes les nations, qu'elle emploie son influence et sa puissance, si elle en possède, à propager la paix sur la terre et la bonne volonté parmi les hommes. Qu'elle travaille à déraciner les jalousies et les rivalités nationales ; qu'elle s'essaie à diminuer les craintes des faibles et à contenir l'ambition des forts ; qu'elle enseigne aux gouvernants que la raison est un meilleur arbitre que la force, et que les duels internationaux sont aussi impuissants à trancher des questions de droit et de justice que les duels entre particuliers. Cette société accomplira alors une œuvre digne de son nom imposant. Il sera possible alors de licencier les armées permanentes ; les soldats qui consomment tout et ne produisent rien, pourront être enrôlés

dans la grande armée de l'industrie ; les dépenses énormes que réclame la guerre pourront être consacrées à nourrir ceux qui ont faim et à habiller ceux qui sont nus ; un lourd fardeau sera enlevé de sur les épaules de millions de travailleurs ; les nations professant le christianisme seront alors quelque peu pénétrées de l'esprit de Christ. »

Le conseil est excellent. Mais M. Allen ne se trompe-t-il pas d'adresse en l'envoyant à l'internationale ? Cette société pourrait répondre qu'elle court au plus pressé : ventre affamé n'est pas plus disposé à faire qu'à entendre de longs discours. La société internationale croit devoir réclamer avant tout, à tort ou à raison, ce qui est équitablement dû aux ouvriers ; à d'autres l'obligation de prêcher les sentiments qui doivent porter les heureux de ce monde à être justes et équitables.

Ajoutons qu'un autre rapporteur s'est admirablement acquitté de la tâche que M. le docteur Allen avait trop perdue de vue. Dans un excellent rapport sur le *bon usage de la richesse*, M. le docteur Anderson, président de l'université de Rochester (Etat de New-York), traite exclusivement le côté religieux du problème. D'après le rapporteur, l'obligation de travailler existe pour tout le monde, indépendamment de l'usage qui peut être fait des fruits du travail. L'homme qui vit sur le travail du public sans ajouter rien pour sa part à la richesse ou au bien-être moral de la communauté n'est qu'un misérable mendiant. S'il est capable de travailler et s'il s'y refuse, il devient aussitôt un criminel et le gouvernement l'oblige à travailler. C'est ajouter le titre de voleur à celui de mendiant. Avec quelques légères modifications, cette même loi peut être appliquée à celui qui vit sur le travail de ses parents ou de ses ancêtres, sans accroître par le sien la richesse ou le bien-être moral de la société. La possession d'une richesse venue par héritage ne saurait dispenser de l'obligation de travailler. La richesse d'un homme lui permet de rendre ses efforts extrêmement productifs ; s'il se soustrait à l'obligation du travail, il est par conséquent plus criminel encore que s'il était pauvre. La production de la richesse matérielle et de la richesse morale sont réciproquement indispensables ; l'une peut de plus se trans-

former en l'autre. A mesure que le niveau moral s'abaisse la capacité productrice de la richesse diminue dans la même proportion. Le crédit, ce nerf du commerce moderne, n'est que de la foi en l'honnêteté et en la capacité de ceux à qui il est accordé. C'est là un fruit bien authentique du christianisme. Le crédit, dans l'acception moderne du terme, était inconnu aux anciens. Le marchand était jadis obligé d'accompagner sa marchandise ou de la colporter. Le commerce, avec les magnifiques dimensions qu'il a prises dans les temps modernes, ne peut exister sans le contrôle des obligations morales dans l'esprit de ceux qui s'y livrent. Il n'y a pas de système d'espionnage ou de police, si bien réglé qu'il soit, qui puisse offrir les garanties désirables. Quand la confiance dans le caractère des gens fait défaut, le commerce est frappé de paralysie.

Aux yeux du chrétien, l'usage de la richesse est un des sujets de première importance. La richesse n'a de valeur pour lui que comme preuve de l'*industrie* et de l'*abnégation* de celui qui la possède, et comme *moyen* d'élever, de sanctifier et de sauver les hommes.

Accumuler des richesses, c'est accroître une puissance qui n'a de valeur aux yeux de Dieu qu'en tant qu'elle sert à de nobles fins. L'expérience universelle montre que lorsqu'un homme accumule des biens hors de proportion avec ses besoins raisonnables ou ceux des siens, cette fortune perd la faculté de procurer le bien-être. Le travail et les soucis pour garder ce qu'on possède sont souvent plus grands que ceux qu'il a fallu pour l'acquérir. C'est ici une loi divine qu'on ne peut avoir une vraie jouissance qu'en s'oubliant soi-même, en usant de sa capacité de faire du bien aux autres. Que l'avarice ne cherche pas à se déguiser derrière le devoir d'amasser pour ses enfants. C'est leur rendre le pire des services que de les dispenser d'arriver à cette vraie noblesse qui ne se conçoit que comme un fruit du travail, de la peine et du dévouement. Dans les pays où, faute de majorat, la fortune tend toujours à se distribuer également, il est de notoriété que les plus laborieux, les plus harassés et les plus fatigués sont les détenteurs de fortunes immenses.

Il va sans dire que le christianisme garantit aussi fortement que possible le droit de propriété et le droit à l'héritage. Mais il contrebalance la sanction morale qu'il donne à ces institutions par les devoirs attachés à la possession de la richesse, devoirs qui ont le pas sur le droit de posséder. Le christianisme garantit au savant et à l'artiste le droit de posséder les fruits de ses pensées, mais en lui imposant l'obligation impérieuse de se servir de ce qu'il possède pour le bien de ses frères. Au-dessus de tout droit personnel ou politique, le christianisme place un devoir correspondant. Plus un homme possède de talents brillants ou de fortune, plus son obligation de faire du bien augmente. Ces droits et ces devoirs peuvent être divisés dans la pensée, mais non de fait ; ce sont des parties d'un même système, ils se complètent les uns les autres. Ce rapport est tellement fondamental qu'il est reconnu par l'utilitarisme sous sa forme la moins relevée, comme dans la morale chrétienne la plus sublime. La loi de l'abnégation doit être admise comme la condition universelle de tout développement moral individuel et de toute amélioration, de tout bien-être de la société. La doctrine de l'*altruisme*, mise en avant par Comte et par ses disciples comme une découverte scientifique, n'est qu'un nouveau nom pour l'ancienne loi chrétienne qui a reçu sa plus haute sanction sur la croix de la rédemption. C'est parce qu'on méconnaît la corrélation existant entre les droits et les devoirs par rapport à la propriété qu'on voit surgir les grands et dangereux conflits entre le travail et le capital.

L'économie politique et la morale s'accordent à déclarer que l'état laissant décider la valeur du capital et du travail par la loi de l'offre et de la demande, doit se garder d'intervenir en rien dans les transactions. Mais alors qui se chargera donc de résoudre les questions épineuses entre le travail et le capital ? Dans tous les pays chrétiens le capital s'accumule avec une rapidité sans exemple dans le passé. Par suite d'une loi inflexible, les plus habiles et les plus intelligents ne manqueront pas d'avoir le contrôle de ces sommes considérables. Comment empêcher que ces énormes accaparements ne deviennent un danger et un moyen d'oppression ? Quoi que puissent faire les

législateurs de l'avenir, la morale seule peut fournir une solution complète et satisfaisante de la difficulté. Le mécontentement très général des classes ouvrières indique qu'elles commencent à pressentir les obligations incombant aux personnes riches. Les ouvriers ne perdent que trop souvent de vue les droits des détenteurs de la propriété. D'autre part, si les classes riches sont très jalouses de leurs droits, elles oublient à un degré effrayant les obligations diverses et importantes attachées à la fortune. De là l'antagonisme entre le riche et le pauvre. Pas plus d'un côté que de l'autre on n'a compris la grande leçon de fraternité donnée par le christianisme : on oublie que pour tout être moral les droits et les devoirs sont dans une étroite corrélation. L'amour de Christ doit devenir l'atmosphère commune dans laquelle se meuvent et le riche et le pauvre. C'est le devoir des chrétiens et spécialement des riches d'étudier ce problème avec le plus grand soin, de peur qu'ils ne deviennent sans le vouloir des agents d'oppression. Les aristocraties et la féodalité du passé ont disparu sans retour, mais on en voit poindre une autre tout aussi puissante et envahissante, la féodalité qui consiste dans l'*association* du capital. Le contrôle en est dans les mains de corporations dont l'unique préoccupation est de défendre, d'accroître la puissance dont elles sont déjà investies. Les corporations n'ont pas d'âme, dit-on généralement. C'est déclarer que la loi leur accorde tous les droits attachés à la richesse et les dispense des devoirs correspondants.

C'est justement ici que se trouve un des grands dangers menaçant la société moderne. On ne peut qu'être effrayé en songeant à ce que les corporations posséderont avant un siècle ; si elles continuent à être dispensées des obligations morales inhérentes à la fortune, on peut se faire à peine une idée de la puissance de mal faire dont elles seront revêtues. Ne font-elles pas déjà la hausse et la baisse au gré de leurs intérêts ? Le désir ardent de s'enrichir au plus vite ne conduit-il pas à des fraudes financières qui finissent par porter la ruine et la désolation dans l'humble chaumière ? Il n'y a qu'un moyen de prévenir ce mal qui ne peut aller qu'en croissant : *le capital, comme*

tout autre puissance, doit être mis sous le contrôle de la loi chrétienne du sacrifice. Il est grand temps que, quand il s'agit d'accumuler des richesses et de les administrer, on tienne compte des règles élémentaires de la moralité chrétienne. Aucun chrétien ne peut se permettre, comme directeur d'une société financière, ce qu'il répugnerait à faire comme individu. Il ne peut accepter sa part des profits acquis par l'oppression des pauvres ou par d'habiles combinaisons en vue de dépouiller le riche. On ne peut violer impunément les lois qui règlent l'accumulation et l'administration de la propriété. Les grandes crises financières, qui se sont propagées comme des pestes depuis la fameuse entreprise de Law jusqu'à celles de nos jours, sont autant d'exemples éclatants de la justice rétributive de Dieu.

« Si notre capacité de donner, dit le président Anderson en faisant allusion aux circonstances particulières de l'Amérique, ne dépasse pas notre faculté d'accumuler, l'ignorance, le mal et la superstition prendront possession de notre beau pays. Nous aurons beau nous vanter de notre liberté de penser et d'agir, nous deviendrons un objet de risée pour toutes les nations. »

Heureux pays où l'on peut donner tous ces avertissements salutaires sans risquer de passer pour un révolutionnaire ou un athée ! On se prend à espérer que dans ce nouveau monde les classes conservatrices ont réellement appris quelque chose. « Ce principe, poursuit M. Anderson, s'applique également à l'Europe. Jusqu'à présent les institutions religieuses ont été contrôlées et soutenues par l'état. Pas n'est besoin d'être prophète pour prédire que tôt ou tard le lien entre l'église et l'état sera rompu. Toutes les forces spirituelles et politiques de la civilisation moderne semblent tendre à ce but. Le temps ne paraît pas très éloigné où les chrétiens d'Europe devront entreprendre l'œuvre de l'évangélisation à l'intérieur comme celle des missions chez les païens.

» Ce nouvel état de choses provoquera, dans un avenir prochain, un déploiement de bienfaisance chrétienne tel que l'ancien monde n'a jamais rien vu de semblable. Les masses

ignorantes et non évangélisées, héritage de la féodalité, s'avancent en colonnes serrées pour réclamer leurs droits politiques, bien qu'elles ignorent les premiers éléments des devoirs politiques. Il faut que ces souverains de l'avenir soient placés sous le contrôle d'un christianisme intelligent, sans quoi leur émancipation sera suivie de terribles catastrophes et pour eux et pour l'ordre social. Ce ne sont pas ici des dangers imaginaires. La France et l'Espagne déchirées et sanglantes sont là pour nous apprendre le peu de valeur de la simple liberté d'action, quand elle n'est pas guidée par l'amour chrétien et contenue par la loi morale. Ce n'est qu'en élevant moralement et intellectuellement les nouveaux dépositaires du pouvoir politique qu'on pourra maintenir cet ordre social qui seul permet de jouir en paix de la fortune.

» Le socialisme, ce spectre qui hante l'esprit des Européens, se comprend fort bien. Il provient du sentiment de leur nouvelle puissance politique chez des hommes qui ne connaissent pas cette faculté de se contenir soi-même résultant de l'éducation de la conscience. Quand ces millions d'hommes démoralisés décideront de faire prévaloir leur terrible puissance, on aura beau faire, ni système raffiné de police, ni armées permanentes ne pourront les tenir en échec. »

Voilà les remèdes moraux que nous proposent les conservateurs de la jeune Amérique. Quant aux hommes de nos classes dirigeantes, ils se contentent de donner un tour de vis de plus à la machine de compression, afin de pouvoir se garer plus à leur aise de l'avènement des nouvelles couches sociales, eux les petits-fils de ceux qui, à la fin du siècle dernier, ont supplanté l'aristocratie. Puis, quand la peur les prend, ils se jettent sur des spécifiques miraculeux : les eaux de Lourdes, les merveilles de la Salette, etc., etc.

M. Renan lui-même, dans les jours mauvais, ne craint pas de recourir à des recettes du même genre, comme le fait a été signalé dans un des rapports lus à New-York. Cet illustre écrivain nous déclarait dernièrement qu'il n'est pas possible que tous les hommes jouissent, que tous soient bien élevés, délicats, vertueux ; il regrette ce bon vieux temps « où le pau-

vre jouissait de la richesse du riche, le moine des joies du mondain, le mondain des prières du moine... C'est à la religion, ajoute-t-il, qu'il appartient d'expliquer ces mystères et d'offrir dans le monde idéal de surabondantes consolations à tous les *sacrifiés* d'ici-bas... Ne dites donc pas au pauvre qu'il est pauvre par sa faute ; ne l'engagez pas à se délivrer de la pauvreté comme d'une honte ; faites-lui aimer la pauvreté ; montrez-lui en la noblesse, le charme, la beauté, la douceur. Là est le chef-d'œuvre de Jésus. L'exaltation de la pauvreté est son coup de maître ¹.

» Au nom de l'Amérique libre et chrétienne, ajoute le rapporteur, nous pouvons repousser une telle manière de voir comme un crime de lèse-humanité et de lèse-christianisme. Grâce à Dieu, dans votre heureux pays où la civilisation protestante est en train de porter tous ses fruits, vous ne rêvez pas la restauration fantastique du moyen âge. Votre idéal de société est en avant et non en arrière ; à vous appartiennent les nobles hardiesses, les sublimes témérités. Il y a place au grand soleil de la liberté américaine et pour le prolétaire d'Europe, et pour le nègre de l'Afrique et bientôt pour le naturel de l'extrême Orient. A tous, vous offrez les mêmes droits et les mêmes chances. Bien loin de leur prêcher ce grand mensonge de l'exaltation de la pauvreté par Jésus-Christ, vous les admettez généreusement à jouir de tous les bienfaits de votre civilisation ; vous leur offrez le moyen de restaurer à tous égards en eux les traits effacés de l'image de Dieu. Tandis que l'incrédulité est inhumaine et fait l'apologie des souffrances sociales, dont elle prend aisément son parti parce qu'elle se sent impuissante à y porter remède, vous montrez victorieusement que le christianisme est éminemment humain, ami de tous les progrès et dispensateur des grâces temporelles et spirituelles, à l'usage de tous les enfants d'Adam. Pour que l'Évangile demeure une puissance sociale et civilisatrice, il faut, en tout premier lieu, qu'il soit une vérité dont l'individu doit vivre.

¹ Préface de la *Vie de Jésus*, édition illustrée. De la monarchie constitutionnelle en France depuis la révolution de février. *Revue des deux Mondes*. 1^{er} novembre 1869.

Il ne peut être ravalé au rang de simple moyen, de frein destiné à assurer le repos et les jouissances des grands et des heureux, en maintenant les petits et les déshérités dans la résignation, dans les souffrances et dans la superstition. De peur d'être troublé dans la jouissance épicurienne des biens de ce monde, indiquer du doigt le ciel et les espérances éternelles à tous les sacrifiés d'ici-bas, en retenant à grand peine sur ses lèvres le sourire du dédain transcendantal, c'est se moquer de Dieu, des hommes et de soi-même. Prétendre recommander l'Évangile par de telles considérations, ce n'est pas seulement se rendre coupable d'une cruelle ironie, c'est justifier les haines de tous les sacrifiés de ce monde. En effet, leur grand grief contre les églises, c'est qu'elles prétendent les faire renoncer à leur part légitime des jouissances de ce monde, en leur promettant des biens spirituels et éternels auxquels ceux qui les y renvoient ne croient plus eux-mêmes. Messieurs, c'est là la lèpre qui nous ronge en Europe : la religion prétend demeurer une force sociale alors qu'elle a cessé d'être pour l'individu une puissance régénératrice ; tout le monde veut une religion officielle pour le peuple ; personne ne veut d'une religion personnelle à son propre usage.

» Félicitez-vous, messieurs, de ce qu'en Amérique vous ne connaissez pas cette hiérarchie sociale qui permet d'être à la fois riche et pauvre, épicurien incrédule et chrétien livré aux pratiques ascétiques, le tout en vertu d'une procuration. Arrière de nous la poésie, l'idéal, la religion tant vantée d'une société qui donnerait aux riches incrédules toutes les jouissances d'ici-bas, en réservant les biens éternels pour les sacrifiés de ce monde. Les conséquences d'un individualisme farouche et irréligieux sont graves sans doute. Mais peuvent-elles être comparées à celles d'une hiérarchie sociale qui recouvrirait les mêmes calculs de l'égoïsme du venin d'une insigne hypocrisie ? Bénissez Dieu de ce que, dans la civilisation américaine, la religion n'est pas un simple instrument de police, mais une puissance honorée et respectée, un pouvoir d'en haut qui a des lois à dicter et au riche et au pauvre. A l'heureux de ce monde égoïste et sans entrailles, qui ne saurait pas

sympathiser avec les malheureux, elle a le droit et le devoir de dire comme à Cain : *Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre à moi.* Il est interdit au chrétien de prendre son parti des souffrances et des misères de ses frères, pour si inévitables qu'elles puissent paraître, car il a foi en la puissance du Rédempteur venu pour détruire ici-bas les conséquences du péché et pour faire toutes choses nouvelles. »

Telle est la différence entre la civilisation protestante et la civilisation catholique. On imaginerait difficilement un plus saisissant contraste. Le tableau serait-il peut-être trop beau ? Aurait-on exagéré la portée du sentiment de la solidarité chez ces individualistes du nouveau monde ? Écoutons encore un sectaire américain, — ce n'est qu'un baptiste, — qui en fait d'humanité peut en remontrer à plus d'un grand philosophe.

« Pour conjurer ces dangers de l'avenir, il faut, dit-il, et cela immédiatement, le déploiement d'une activité évangélique plus intelligente, plus aimante que tout ce que l'on a pu voir depuis le siècle apostolique. C'est la gloire de la confédération suisse que, quand un coup de canon part sur une de ses frontières, chaque Suisse est instantanément transformé en soldat. La condition de l'ancien monde et du nouveau est telle qu'il n'est ni homme ni femme qui puisse prétendre au titre de disciple de Christ, s'il n'est prêt à être incorporé, d'une façon ou d'une autre, à cette grande armée des ouvriers de l'Évangile. Tout ce que le chrétien est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut acquérir, tout cela appartient à Christ et à l'humanité que Christ représente en sa personne. »

Fidèle à son idée fondamentale de l'étroite connexion entre le problème économique et le problème moral, M. Anderson divise cette armée chrétienne en deux ailes : ceux qui travaillent à augmenter la fortune matérielle, ceux qui soignent le bien-être moral de la société moderne. Voici une idée éminemment américaine qui risque de scandaliser ceux qui estiment être d'excellents chrétiens, sous prétexte qu'ils consacrent quelques bribes de leur superflu à maintenir des œuvres orthodoxes. M. Anderson n'estime pas que le devoir de se sacrifier en renonçant à tout bien-être matériel incombe à ceux

là seulement qui travaillent à augmenter la richesse morale et intellectuelle, tandis que les autres n'auraient que le souci de jouir à leur aise d'une fortune qu'ils pourraient augmenter indéfiniment. « De part et d'autre, dit-il, on n'est digne de porter le nom de chrétien qu'à condition de vivre de la vie dont Christ a vécu et de travailler dans la mesure de ses forces à réaliser son plan de miséricorde envers les hommes... Les classes riches sont tenues de consacrer leur surplus au même but... Le devoir du prédicateur de prêcher, du professeur d'enseigner n'est pas plus impératif que l'obligation pour le riche de consacrer une proportion égale de son avoir à des objets de bienfaisance. »

On le voit, c'est un terrible égalitaire que cet Américain. Il ose prétendre que tous les sacrifices ne doivent pas être exclusivement supportés par ceux qui plaident la cause de l'esprit ! Dans nos pays, les représentants des idées morales et religieuses pourraient se mettre en grève si les nécessités matérielles les y forçaient, sans que personne songeât à parlementer avec eux. Les favorisés de la fortune seraient les derniers à se douter qu'il s'agit des bases mêmes de leur bien-être. Qui sait ? Avant longtemps peut-être, du train dont vont les choses, les classes aisées seront obligées d'incliner légèrement dans la direction de notre sectaire transatlantique. On peut prévoir le moment où le nombre des ministres de la religion en Europe sera complètement insuffisant pour les besoins du culte public. Pour excuser sa parcimonie, on ne pourra plus prétendre qu'on n'est que simple administrateur des biens que l'on a reçus de Dieu, car il est impossible d'admettre que le seul légitime propriétaire approuve une économie allant jusqu'à laisser périr son église. Et puis il faudra se contenter de l'unique protection du gendarme pour assurer aux heureux du siècle la jouissance de leur fortune. Mais espérons que l'on aura encore assez de clairvoyance pour se sauver. Du moment où on en viendrait, dans notre vieux monde, à laisser se mesurer, sans intervention de la morale et de la religion pour amortir le choc, l'armée des vaches maigres et celle des vaches grasses, l'issue, comme dit M. Anderson, ne saurait être douteuse.

Pour justifier sa théorie, le rapporteur américain remonte jusqu'aux sommités de la doctrine évangélique, jusqu'au dogme de l'expiation dont on a moins goûté jusqu'à présent les conséquences morales et pratiques que le côté théorique et spéculatif. « Cette doctrine de l'expiation est, dit-il, ce qui communique sa puissance à l'exemple de Christ. Ce n'est que quand l'église l'aura reconnu que le christianisme aura repris son efficace primitive. Il ne faut pas s'imaginer avoir saisi l'exemple du Sauveur quand on s'en est tenu aux formes négatives de la vertu. Ce n'est qu'en réalisant la grande idée positive de vivre pour les autres, qu'en consacrant tout ce qu'on peut faire, souffrir, posséder, au salut des hommes qu'on approche de Christ. Le monde a besoin de ce genre de piété qui enseigne à consacrer entièrement toutes les forces et tous les talents à des fins chrétiennes. Quand l'expiation sur le Calvaire sera reconnue comme l'élément substantiel, la moelle dans l'exemple de Christ, aussi bien que la condition objective de notre salut, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'église et pour l'humanité. On ne se demandera pas alors à quoi puis-je réduire ce que je dois faire pour la cause de Christ, mais plutôt : combien de puissance puis-je acquérir en vue de la déposer sans réserve aucune sur l'autel du sacrifice. »

» Il a été beaucoup question pendant les réunions de l'Alliance de défendre la foi chrétienne. C'est fort bien ; mais n'attachons-nous peut-être pas trop d'importance et aux attaques des ennemis et aux défenses des amis ? Il n'y a pas d'arme qui puisse prévaloir contre une charité divine semblable à celle de Christ. La plus belle défense du christianisme ne consiste-t-elle pas à le faire briller devant le monde dans toute sa pureté et toute sa gloire ? Quelle conception de la foi chrétienne émouvait le cœur du grand apôtre quand il s'écriait : *Je porte en mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus ?* quand il pouvait désirer « d'être séparé de Christ pour mes frères qui sont mes » parents selon la chair ? »

» Le christianisme n'a pas tant besoin qu'on le défende, mais qu'on le montre. Le christianisme ne devra pas son salut à la stratégie des théologiens. Quand toutes les formes de

l'activité chrétienne, toutes les puissances de l'Évangile auront pris une attitude agressive contre le royaume des ténèbres, on n'aura ni le loisir, ni le besoin de faire de l'apologétique... Si la dime des fortunes de tous les chrétiens des divers pays représentés dans cette Alliance pouvait être simultanément consacrée à l'avancement du règne de Dieu, cet événement produirait un effet plus grand et plus immédiat sur les incrédules que tous les ouvrages d'apologétique publiés depuis la renaissance des lettres. Il n'y a qu'une chose qui puisse égaler en importance le devoir de faire un bon usage de la fortune, celui de bien employer ses talents dans l'œuvre de la prédication de l'Évangile de Christ. »

III

Les divers rapports lus dans les séances de l'Alliance évangélique à New-York ne reposent pas sur une seule et même conception théologique. Toutefois nous en avons dit assez pour montrer qu'il se dégage évidemment de plusieurs de ces travaux une manière de voir qui ne manque pas d'unité : le christianisme y est présenté comme une vie nouvelle qui n'a pas d'autre preuve de son origine divine que sa valeur intrinsèque, c'est-à-dire son admirable adaptation aux besoins de l'individu et de la société. Et, chose bien digne de remarque, on retrouve cette conception dans les travaux portant sur les sujets les plus divers, depuis ceux qui s'occupent de dogmatique jusqu'aux études sur les questions sociales, en passant par les problèmes ecclésiastiques et les graves débats soulevés par les difficultés de la critique et de l'apologétique. Les protestants sont vraiment étranges de toujours se lamenter, à New-York comme ailleurs, sur leur manque d'unité et de cohésion ! Où trouver une unité plus réelle, plus authentique, de meilleur aloi, produit manifeste de la spontanéité et de la liberté ? N'est-il pas remarquable de voir des hommes venus de tous les coins du monde, appartenant à des églises fort diverses tomber d'accord, sans la moindre entente préalable et à propos des questions les plus diverses, sur ce qui constitue l'essence la plus intime du christianisme ? Quel besoin de courir

après une unité organique qui n'a jamais existé que dans le monde des chimères, quand on a le bonheur de posséder celle de l'esprit ?

Il va bien sans dire que tous ceux qui admettent cette notion du christianisme sont loin d'en saisir les conséquences nombreuses et bienfaisantes. La plupart même admettent des idées qui sont en contradiction flagrante avec cette conception de l'Évangile. Dès qu'on voudrait s'expliquer sur la dogmatique, sur la morale, sur l'église, on serait loin de s'entendre. Qu'on veuille bien remarquer toutefois que ces divergences souvent choquantes ne découleraient nullement du principe qu'on possède en commun, mais uniquement de l'infidélité à ce principe. Ce qui a fait la faiblesse du protestantisme, c'est que, déjà à partir du seizième siècle, il a eu peur de son principe exclusivement moral, religieux, spirituel et qu'il s'est mis à singer Rome pour courir après une unité extérieure, organique, résultant de l'accord dans la doctrine et dans le gouvernement ecclésiastique. C'est là le venin que la réforme en naissant a apporté du sein maternel. Développée en dépit du bon sens et avec une logique impitoyable, cette idée fautive de l'autorité et de l'unité a abouti à sa conséquence la plus authentique, l'infaillibilité personnelle du pape. Mais alors qu'on s'imaginait avoir fondé la plus solide des autorités objectives, voilà-t-il pas que la pyramide échappe à ceux qui croient la couronner, pour changer d'assiette et reposer désormais sur la pointe ! Le bon sens et la raison ont largement pris leur revanche. Dans cet acte de désespoir de l'autorité faisant litière de l'Écriture, de l'histoire, de la tradition, pour ne plus écouter que les caprices d'un individu qu'on prend la précaution de proclamer à tout jamais infaillible, peut-on voir autre chose que le triomphe du subjectivisme le plus enfantin¹ ? Le sophiste Protagoras s'était borné à proclamer l'individu la mesure de toutes choses. Les ultramontains du XIX^{me} siècle le laissant bien en arrière proclament qu'un seul individu, sans tenir compte des faits et de l'histoire, est pour tous

¹ Cette idée aussi originale que juste a été développée dans un rapport de D^r Dorner.

les autres la mesure de toutes choses. Jamais en croyant faire de l'objectivité on n'avait nagé plus ouvertement dans les eaux de la fantaisie subjective.

Ce principe d'autorité devait faire plus de mal encore au protestantisme parce qu'il lui était plus hétérogène. L'ultramontanisme est absurde, mais il ne manque pas au moins d'une certaine logique formelle, une fois les fausses prémisses acceptées. En prétendant au contraire unir deux choses incompatibles, les droits de la subjectivité et la recherche d'une unité extérieure et organique, le protestantisme est tombé dans des inconséquences flagrantes; il s'est condamné à un morcellement sans fin qui l'a paralysé. Le moindre petit sectaire donnant dans quelque lubie dogmatique ou ecclésiastique, qu'il tient pour la pierre philosophale, vous déclare avec un aplomb digne de Pie IX qu'il a, lui aussi, trouvé le moyen de rétablir cette unité tant désirée; car enfin si tout le monde voulait bien s'incliner devant sa fameuse recette il serait mis un terme aux divisions.

Tandis que le protestantisme infidèle à son esprit primitif s'affaiblissait en poursuivant un idéal chimérique, la critique si redoutée se disposait à lui rendre le plus éminent des services. On commence à s'apercevoir, même en Amérique, qu'il n'y a aucune constitution ecclésiastique qui soit de droit divin. « Il est contraire au génie du christianisme, dit M. Hitchcock, professeur au séminaire de New-York, d'accorder une telle importance aux formes extérieures; ce qui a subi des changements si profonds déjà dans le second siècle ne saurait avoir une importance vitale. La critique historique est à peine sortie de son berceau. Quand elle aura atteint sa maturité, cette science fera voir clair comme le jour que nulle forme de gouvernement ne saurait prétendre à être de droit divin. (Pag. 437.)

Se rendrait-on coupable d'optimisme en voyant un heureux signe des temps dans la circonstance que tant d'hommes distingués du protestantisme sont ainsi remontés à la vraie source de la seule unité possible et désirable? Au moment où le protestantisme historique est en train de disparaître à grand pas, du moins dans notre vieille Europe, il est intéressant de remar-

quer que tant d'hommes importants se trouvent ramenés à l'idée mère de la réformation que l'église du XVI^e siècle s'est hâtée de renier dès qu'elle a voulu se constituer. Il faut le dire hautement, le protestantisme catholique, beaucoup plus commun qu'on ne croit, n'est pas moins nuisible que l'ultramontanisme au progrès religieux. Le protestantisme ne reprendra sa mission historique que quand il aura rompu avec les derniers vestiges du catholicisme. Si notre vieux monde revient au christianisme ce ne saurait être que lorsque celui-ci lui apparaîtra sous la forme d'une foi vivante, morale, religieuse, éminemment spirituelle. Qu'on ne nous objecte pas les foules se rendant à Lourdes et à la Salette, car dès qu'on a fait la part de la superstition et de la politique que reste-t-il encore pour la religion et pour la morale dans tous ces pèlerinages ?

Voilà, à notre sens, les points délicats et décisifs, d'un intérêt palpitant, sur lesquels auraient dû porter de grands et utiles débats dans le sein de l'Alliance à New-York. Il aurait été intéressant de voir si l'Amérique est à tous égards mieux partagée que l'Europe. Malheureusement les discussions ont été très rares et ce n'était pas sur ces articles-là que se portait l'attention. Ensuite le comité n'ayant pas cru devoir donner suite à un projet de rapport sur l'état religieux des Etats-Unis, tout terme de comparaison a fait défaut ; bon nombre d'Européens ont vécu pendant plusieurs semaines sur le sol de l'Amérique, sans se douter le moins du monde de la vraie cause de toutes les grandes et belles choses qu'ils croyaient admirer. Ce n'est non plus qu'accidentellement, d'une manière fragmentaire et incomplète que ceux dont l'attention était portée sur ce point délicat ont pu avoir quelques aperçus du réel état des choses. A New-York, cela va sans dire, tout était arrangé en vue d'une fête, d'une réception officielle ; on s'était endimanché en vues des visiteurs européens : tout a paru grand, beau, riche, joyeux et prospère, à l'extérieur, exactement comme quand des gens du nord annoncés à l'avance visitaient un domaine dans le Sud du temps de l'esclavage. On voyait tout, sauf l'état réel de la plantation et la condition des nègres. Le christianisme américain est-il en réalité ce qu'il a paru être aux visi-

teurs européens? Cet éclat, cette prospérité extérieure incontestable ne recouvrent-ils aucune plaie profonde? Nous avons signalé un remarquable rapport sur le bon emploi de la fortune; un second portant sur la manière chrétienne de l'acquérir aurait-il été moins à sa place? A l'issue des conférences un homme d'affaires se félicitait de ce que la sympathie manifestée par la population prouvait au moins qu'il restait encore quelque christianisme dans la grande ville. — Oui, *up Town*, dans le haut de la ville, reprit un confrère établissant une réserve pour le bas où se trouve concentré tout le mouvement des affaires. C'était mettre le doigt sur une plaie qui ronge la chrétienté tout entière, mais qui est surtout sensible dans les centres de commerce. Cette maxime qui est de tous pays : *les affaires sont les affaires*, indique naïvement le divorce choquant que les meilleurs laissent souvent s'établir entre le négoce, régi par les lois, et la morale, l'équité, la religion qui ne sortent pas assez souvent du sanctuaire pour faire invasion dans d'autres domaines qu'elles ont cependant mission de conquérir. Or quoi de plus choquant, dans un pays passant pour religieux, que de voir des gens dont la principale préoccupation est de gagner de l'argent, avoir la moralité du dimanche et celle de la semaine? On se demande parfois si le sabbatisme anglais n'a pas contribué à favoriser ce travers au moyen de son argument favori : ce n'est pas trop d'accorder *au moins* à Dieu un jour sur sept.

Tout cela ne porte que sur les rapports du christianisme avec la moralité générale; la moralité ecclésiastique à son tour laisserait aussi quelque chose à désirer. Non-seulement la spiritualité générale n'est pas suffisante pour imprimer aux rapports entre les sectes le caractère désirable de largeur et de charité, mais le zèle des partis va jusqu'à compromettre les intérêts de l'ensemble. Il n'est pas rare, paraît-il, de voir végéter dans une localité trois ou quatre églises séparées par de simples misères, alors que une ou deux prospéreraient à merveille. Dans les grandes villes le mal aurait pris une autre forme. Tandis qu'autrefois une église puissante se plaisait à jeter dans son voisinage des essaims qu'elle se hâtait de déclarer indépendants dès qu'ils se suffisaient à eux-mêmes, on serait plus dis-

posé aujourd'hui à les maintenir sous tutelle pour rehausser d'autant la puissance et l'éclat de l'église mère. C'est le même esprit hiérarchique qui, dans les premiers siècles, rangea les églises locales autour des métropolitains siégeant dans les grands centres. Cette confusion entre la force spirituelle et la grandeur extérieure a pesé d'un grand poids pour amener, il y a quelques années, la fusion des deux grandes branches de l'église presbytérienne. Les spiritualistes attardés étaient péniblement affectés en rencontrant trop fréquemment cette considération que, grâce à cette union, l'église presbytérienne deviendrait la dénomination la plus *nombreuse, la plus puissante*, que sais-je encore ? Les ministres des églises américaines ne seraient pas non plus toujours rétribués suivant leur travail et leur mérite réel. Tandis que les hommes jouissant de la faveur populaire, à côté d'autres avantages fort importants, auraient çà et là des salaires de cent mille francs, les pasteurs seraient en majorité payés d'une manière insuffisante. Il en est de même partout : les pauvres ont plus de cœur que les riches. Tandis que en Europe la gêne a conduit les églises libres à instituer une caisse centrale, en Amérique, en dépit de la prospérité, on n'est pas choqué par une inégalité qui va jusqu'à l'iniquité. Il convient d'ajouter que ces maux-là sont particulièrement sensibles dans les grandes villes et nulle part plus qu'à New-York. L'accroissement extraordinaire que cette capitale a pris dans ces dernières années, le haut prix des loyers qui en est résulté, ont eu pour conséquence d'en chasser presque entièrement la classe moyenne, pour ne plus y laisser que les pauvres et les riches.

Le personnel des églises sous l'action de ces circonstances a été modifié de manière à affecter profondément la vie religieuse. Les congrégations à la mode qui autrefois étaient une exception sont devenues beaucoup plus nombreuses. Grâce aux prix élevés qu'il faut payer pour avoir des places dans ces élégants sanctuaires aux tapis moelleux, aux riches vitraux, les privilégiés qui vont s'asseoir sur les bancs au dossier en acajou ou en chêne sculpté ne sont nullement exposés à encourir les reproches que saint Jacques adresse aux fidèles qui dans la maison de Dieu font des acceptions de personnes. Ces édifices

sont en général concentrés dans la même région du haut de la ville. Pour avoir une idée du monde qui les fréquente, il faut se promener dans le haut de la Cinquième Avenue, entre Madison-Square et le Central Park, le dimanche, à la sortie des offices, par un de ces beaux soleils du commencement de l'automne comme on n'en voit qu'en Amérique. Ces fidèles étaient hier encore en villégiature à New-Port, à Saratoga, à Long Branch ou ailleurs, tandis que leurs conducteurs spirituels étaient allés demander la délasserment à une excursion en Europe ou à quelque séjour de campagne en Amérique. L'automne ramène troupeaux et pasteurs au bercail, car c'est le moment où le beau monde commence à rentrer en ville. Les églises du quartier fashionable, fermées pour la plupart pendant les mois d'été, se rouvrent fraîchement remises à neuf pour la saison d'hiver qui va commencer. Les flots de ces fidèles nomades recouvrant les trottoirs de la magnifique Avenue se croisent, les uns montant les autres descendant. Les personnes marchant seules sont plutôt rares ; les familles qui vont par groupes dominant. Les livres de cantiques du presbytérien, les livres des prières liturgiques de l'anglican, les uns et les autres recouverts de velours, richement dorés sur tranche, au fermoir en argent ou en or qui laissent bien loin en arrière les Heures des châtelaines du moyen âge, mêlent si bien leurs chatoiements aux reflets des toilettes les plus éclatantes que vous en êtes comme ébloui. L'attitude indique le recueillement : tout ce monde marche d'un pas solennel, ferme, quoique un peu raide, assez lent toutefois pour voir et pour être vu, exhibant à la fois, sur ce Longchamps de ce pays-là, sa dévotion raffinée, de haut goût et les modes les plus ravissantes apportées de Paris par le dernier *steamer*. A chaque rue nouvelle qui coupe à angle droit la belle Avenue, les flots se renouvellent et la scène change. Tandis que des troupes serrées de fidèles sortant des églises du voisinage viennent déboucher dans la grande artère, ceux qui l'ont parcourue pendant un certain temps la quittent pour prendre une voie latérale, dès qu'ils sont arrivés à la hauteur de leurs somptueuses demeures.

Ces changements de décoration se font dans l'ordre le plus parfait et sans la moindre agitation. Rien ne rappelle ni les boulevards de Paris, ni les corsos où se pressent nos populations méridionales agitées et expansives. Le decorum le plus irréprochable est constamment observé. D'ailleurs n'est-on pas encore dans les pourtours des sanctuaires, presque dans les parvis ? Du reste, le caractère national n'est pas tellement communicatif qu'il ait besoin d'être contenu par le strict respect du repos dominical ; on chuchote plutôt qu'on ne cause ; on se borne à échanger un salut froid, contenu, dirai-je, ou canonique, avec les connaissances, ou les amis qu'on rencontre. Vous ne remarquez que quelques rares équipages sur la chaussée, car chacun s'arrange de façon à avoir son église dans son quartier, presque à sa porte, afin de pouvoir par tous les temps suivre aisément tous les offices. Le calme de ces flots de promeneurs est si parfait qu'il vous permet de saisir jusqu'au frôlement des riches étoffes de soie, qui n'ont pas encore cédé la place aux velours de nuances variées, délicates, et aux magnifiques fourrures. Ça et là la monotonie du tableau est rompue par les groupes qui quittent le trottoir pour entrer dans leurs habitations princières. Ils gravissent lentement les marches de l'escalier aux lourdes rampes disgracieuses en grès de New-Jersey multipliées à profusion, conformément aux exigences de l'individualisme anglo-saxon qui ne saurait admettre entre voisins une main-courante commune.

Si, ne craignant pas de passer pour un intrus ou pour un homme d'un autre monde, vous vous hasardez au milieu de ces flots pressés de fidèles qui ont tous un certain air de famille, vous respirez un certain parfum... que dirai-je ? de mondanité pieuse ou de piété mondaine, tout à fait particulier à la grande cité impériale ; nulle part ailleurs, à l'heure présente, on ne saurait rien trouver de semblable. C'est à se croire transporté à ces brillantes années du grand siècle, alors que l'élite de la société française se répandait dans les jardins de Versailles venant d'entendre une oraison funèbre de Bossuet ou allant goûter en foule des émotions religieuses, heureusement relevées par les jouissances littéraires et artistiques les plus exqui-

ses, au pied de la chaire d'un orateur à la mode, tandis que les dragons du grand roi pourchassaient dans les provinces les huguenots assez osés pour chanter les psaumes de Marot en vieux français et pour écouter un prédicant leur annonçant l'Évangile en style réfugié. Le progrès est toutefois incontestable. Pour ce qui est du raffinement, de la recherche et de l'élégance, de la rectitude de la tenue, l'aristocratie républicaine, beaucoup plus nombreuse d'ailleurs, éclipse la grande société du XVII^e siècle.

C'est qu'on a marché depuis cette journée mémorable du 16 décembre 1620, où les passagers du *Mayflower* débarquaient tout transis, au milieu des frimats, sur une côte inhospitalière pour affronter un rude hiver de la Nouvelle-Angleterre. On les voit enveloppés de vêtements usés et trop étroits, se rendant processionnellement à l'église, tambour en tête, afin d'en finir avec les superstitions, qui se rattachaient à la bénédiction et au baptême des cloches ; on entre dans cette modeste maison de prière, *meeting house*, rectangulaire, construite de solives mal équarries et disjointes ; la lumière pénètre tamisée par un papier huilé en guise de vitraux ; assis sur ces bancs au dossier roide, sur ces planches en bois blanc brutes ou grossièrement rabotées, on entend le bruit étrange que fait sur un modeste plat de terre ou d'étain ce pain gelé que les pèlerins rompent en souvenir du fils de Marie et du charpentier Joseph, mort pour leurs offenses et ressuscité pour leur justification, ... et puis on se demande s'ils ne frémiraient pas dans leurs tombeaux sur la colline déserte de Plymouth à la vue d'un contraste si saisissant.

Ainsi se fondent les églises et les états ; voilà comment arrivées à l'apogée de leur prospérité ces institutions se hâtent vers leur déclin. Toutefois on ne peut ainsi parcourir la Cinquième Avenue sans se dire qu'en disparaissant le puritanisme a laissé toujours son pli, quelquefois sa marque. Ces fiers républicains ont une pudeur qui est à leur louange. Ainsi qu'il convient aux princes de la finance, ils font largement les honneurs de ce culte somptueux, souvent trop artistique dont ils croient avoir besoin ; il ne leur viendrait jamais à l'esprit de laisser

collecter dans leur entourage ou dans la chrétienté, en vue de leur procurer le confort et les jouissances de cette dévotion luxueuse, artificielle, au risque d'enlever le pain de leur ordinaire à des œuvres chrétiennes modestes et pauvres entreprises, non en vue de distraire des oisifs, mais pour distribuer la parole de vie aux âmes affamées et altérées de la justice.

Que nous voudrions pouvoir transporter dans ces riches quartiers de New-York, dont les églises qui s'élèvent à l'envi sont le plus bel ornement, ces esprits timorés qui en sont encore à s'imaginer que la séparation aurait pour effet d'enlever à l'église ses moyens d'existence ! Ils en reviendraient avec des craintes bien différentes. La démonstration est faite, et faite sur une large échelle aux États-Unis. La prospérité matérielle est, à l'heure présente, le grand danger et pour l'église et pour l'état. C'est à tel point qu'après avoir laissé établir à profusion des fondations ecclésiastiques sans se préoccuper des expériences faites en Europe à l'occasion des biens de mainmorte, on commence à prendre l'alarme. L'opinion publique réclame à grands cris depuis quelque temps que les biens d'église, qui s'accumulent trop rapidement, ne soient plus exemptés d'impôt comme par le passé. Tenez, pour dire toute ma pensée, le christianisme a si bien triomphé des inconvénients censés inhérents à la séparation, que, si l'expérience n'était pas déjà concluante et si l'histoire pouvait se refaire, l'église se trouverait dans les conditions voulues pour aller chercher un doux repos dans cette quiétude que donne la protection de l'état : l'église par ses seules forces a si bien conquis le nouveau monde comme elle a jadis conquis l'ancien qu'elle commence à souffrir des inconvénients du triomphe : en voyant le christianisme américain, il est difficile de ne pas songer à ce qu'était l'église ancienne la veille du jour où le bienheureux Constantin, pour parler avec les historiens profonds, la fit asseoir à ses côtés sur le trône des Césars.

Le bien-être et la prospérité ne caractérisent pas seulement à un haut degré la société américaine, ils menacent de la frapper au cœur. Les entraînements du luxe et du plaisir paraissent avoir provoqué dans cette jeune république pleine d'avenir

des mœurs qu'on ne s'attendrait à rencontrer que dans des sociétés en décadence. Si l'émigration européenne ne fournissait journallement un nombreux contingent, la population serait loin de doubler tous les vingt-cinq ans. Si les populations françaises, habiles à se décimer, mettent un correctif à la législation qui établit le partage des héritages en rétablissant elles-mêmes une espèce de droit d'aînesse, faute de cadets de famille, les exigences du luxe et la soif du plaisir n'imposent pas en Amérique des sacrifices moins sanglants. Nous nous sommes laissé dire que le mal serait déjà assez répandu pour avoir attiré l'attention des églises qui prennent au sérieux les devoirs de la discipline ecclésiastique. Cette intervention, dont l'efficacité est douteuse, n'a rien de prématuré. A la grande surprise des Américains, le dernier recensement (1870) accuse un accroissement de la population inférieur de quatre millions au chiffre qu'on était en droit d'attendre, trente-huit millions au lieu de quarante-deux. Ce premier mouvement de recul devrait être imputé moins aux conséquences de la guerre civile qu'à la profonde modification introduite dans les anciennes mœurs par les exigences du luxe, la recherche du confort et des jouissances faciles que donne une vie dissipée et tout extérieure. Les familles nombreuses seraient loin d'avoir le même prix aux yeux des Américains qu'à ceux des patriarches de l'antiquité.

On est donc réduit à se rabattre sur ce lieu commun qui veut que la nature humaine soit partout et toujours la même ? Faudrait-il céder au découragement et se dire qu'en dépit des institutions, des progrès de tout genre et des réformes, elle s'arrange en tout temps et en tout lieu de façon à avoir sa part qui trop souvent est celle du lion ? Ah ! il est sans doute rude et signalé par bien des rechutes et des traverses le combat que l'Évangile livre au mal qui a élu domicile dans l'humanité ! Il n'est pas plutôt expulsé sous une forme qu'il se déguise et reparait sous une autre plus subtile, ayant souvent pour alliés ceux-là mêmes qui le combattaient hier encore, alors qu'il avait été démasqué. Il faut certes que le christianisme ait la vie bien dure pour avoir résisté aux déformations, aux inconséquences, aux assauts de tout genre, aux trahisons éclatantes dont se ren-

dent souvent coupables ceux qui prétendent à l'honneur d'en être les plus fidèles représentants. Bien loin de s'alarmer en voyant le mal encore si peu contenu et dans le monde et dans l'église, il faut voir une preuve éclatante de la divinité de l'Evangile dans le fait qu'il est sorti victorieux jusqu'à aujourd'hui des défaites que n'ont cessé de lui infliger ses représentants les plus accrédités. Le passé répond de l'avenir. La foi demeure pleinement convaincue qu'après avoir essayé de tous les déguisements, abandonné tour à tour et repris les formes les plus effrayantes, les plus bizarres et les moins attendues, le Protée finira par se déclarer vaincu, grâce aux efforts incessants de ceux qui jusqu'à la fin auront persévéré dans le bon combat. Ayant eu autour de son berceau des lâches, un rénégat et un traître, n'a-t-il pas le droit de dire que c'est pour lui un jeu d'enfant que de surmonter de tels obstacles ? *Cunorum labor est angues superare mearum.*

Il n'est pas hors de propos de constater ici à quelle phase de la lutte l'Amérique est déjà parvenue. Bien que fort court et nécessairement très incomplet, le rapport du révérend William Warren, président de l'université de Boston, sur *l'incrédulité américaine, ses facteurs et ses causes*, nous fournit une indication précieuse et caractéristique. « Les divers genres d'incrédulité, nous dit le rapporteur, qui ont plus ou moins fleuri en Amérique, sont tous d'importation européenne. Ce n'est pas que les Américains ne soient pas sujets à se tromper en matière religieuse, mais les erreurs d'origine vraiment américaine sont plutôt dans le sens de la superstition que dans celui de l'incrédulité. » C'est bien ainsi que les choses doivent se passer dans un pays qui n'a pas eu de XVIII^e siècle. La religion jouit encore aux Etats-Unis de cette position honorable et honorée qu'elle avait en Europe avant que les philosophes du XVIII^e siècle, vengeurs des persécutions et du bigotisme hypocrite du XVII^e, en l'accablant de leurs sarcasmes l'eussent rendue méprisable et trop souvent odieuse. Si dans nos vieux pays l'opinion publique est généralement hostile au christianisme même sincère et sérieux, en Amérique elle lui est favorable. La religion est bien vue, bien portée. On se fait difficilement une idée

d'une atmosphère si différente quand on n'en a pas respiré l'air pendant quelque temps. L'église se trouve à l'abri en Amérique des préjugés qui la paralysent en Europe ; elle ne connaît pas nos défaillances et nos misères, mais elle en a d'autres qui ne sauraient fleurir chez nous. Tandis que nous avons assez fréquemment des fanfarons d'incrédulité ou de libre pensée, l'Amérique doit lutter plutôt contre les périls du formalisme qui peut aller aisément jusqu'à l'hypocrisie religieuse consciente ou non.

La liberté la plus absolue de propager une opinion quelconque, aussi longtemps qu'on ne viole pas le droit commun, donne également un aspect tout particulier à l'antagonisme de la foi et de l'incrédulité. On est entièrement revenu en Amérique de la manie étrange qui consiste à rendre intéressantes les choses ridicules ou odieuses en les persécutant. « Notre liberté sociale, politique et religieuse aussi large que possible, donne, dit le rapporteur, aux incrédules de l'Amérique des avantages marqués sur leurs frères d'Europe, mais d'un autre côté cette même liberté de penser ce qu'ils veulent, de le professer ouvertement et de le propager, diminue de moitié leur pouvoir de nuire. Le baril de poudre qui disperserait en mille débris un édifice dans lequel il ferait explosion, peut éclater sans faire du mal à quoi que ce soit en plein air et sur le haut d'une colline. »

Les églises les toutes premières sont au bénéfice de cette liberté absolue qu'elles ont le bon esprit de favoriser, bien loin de la redouter comme chez nous. D'abord il peut s'en former à tout moment de nouvelles pour répondre aux besoins nouveaux qui se font jour ; ensuite l'administration intérieure des églises se trouve admirablement simplifiée. On ne voit pas comme trop souvent en France, de prétendus amis de la liberté demander que les autorités civiles contraignent un prêtre à ensevelir *religieusement* un voltairien qui a refusé de se confesser à l'article de la mort, ni, comme en Prusse, des catholiques réclamant l'intervention du bras séculier pour les protéger contre les censures ecclésiastiques. Par suite de la complète séparation des deux sphères, chacun est condamné à ne s'occuper

que de ce qui le regarde. Aussi grâce au fait qu'elle ne saurait avoir la moindre sanction civile, l'excommunication spirituelle existe-t-elle aux Etats-Unis exactement comme au XVI^e siècle¹. Et, chose remarquable, elle est acceptée de tous, croyants ou incrédules. Une église qui ne se ferait pas respecter en excluant de son sein une personne qui la déshonore serait perdue dans l'opinion publique. On ne sait rien en Amérique de ces nouvelles églises démocratiques et autoritaires où se rencontrent toutes les nuances de l'arc-en-ciel religieux ou irrégulier, depuis le matérialisme grossier jusqu'au voltairianisme gogue-nard, sans oublier l'orthodoxie fossile. On n'y connaît pas ces grands jours d'élection populaire où ceux qui ne mettent pas ordinairement le pied à l'église s'y portent en bataillons serrés, dans le but unique de nommer un pasteur qui en chasse par ses prédications ceux qui y vont encore.

En se sauvant elle-même, l'église a du même coup sauvé la théologie. Les diverses églises d'Amérique ont une théologie qui n'est autre que celle de la réformation. Les confessions de foi du XVI^e siècle ont conservé aux Etats-Unis, et cela sans aucune sanction gouvernementale, une autorité aussi absolue et incontestée qu'aux plus beaux jours du XVII^e siècle en Europe. On peut faire ses réserves au sujet de la théologie de la réformation, mais on ne saurait lui contester l'honneur d'avoir fait jusqu'à aujourd'hui de l'Amérique le pays du monde où la religion est le plus en honneur. Il vaut la peine de traverser l'Atlantique pour voir ce qu'a su faire le protestantisme du XVI^e

¹ L'excommunication n'existe pas seulement : il y a une manière régulière de sortir d'une église quand on ne veut plus en faire partie. Ainsi dans le courant de 1874 il s'est tenu à Brooklyn un concile, fort remarquable, des principaux représentants du congrégationalisme. Il s'agissait tout simplement de décider si l'église de Plymouth avait observé les règles usitées en laissant sortir de son sein un de ses membres fortement soupçonné d'avoir répandu des bruits calomnieux sur le compte de son pasteur, M. H. W. Beecher, à l'occasion d'un grand scandale dont celui-ci paraît avoir été la victime. Rien peut-être ne montre mieux la profonde différence entre une église américaine s'épanouissant au soleil de la liberté, et ses institutions que nous appelons du même nom en Europe, qu'elles soient d'ailleurs nationales ou libres.

siècle dans le nouveau monde. Tirant hardiment toutes les conséquences de son principe sous le régime de la liberté civile et religieuse la plus absolue, il en a bénéficié à son tour après l'avoir créé. On imaginerait difficilement un contraste plus saisissant et plus instructif que celui que présentent à cet égard l'Amérique et l'Europe. Tandis que là-bas les églises nombreuses, riches, prospères, parfaitement bien organisées, pleines de confiance en l'avenir n'ont pas de plus dangereux ennemi qu'une trop grande prospérité, en Europe les établissements ecclésiastiques, réduits à l'absurde, craquent de toutes parts, ne pouvant ni mourir avec les églises officielles, ni revivre avec les églises libres.

Il semble que les représentants de deux mondes religieux si différents, bien qu'issus l'un et l'autre de la même mère, la réformation du XVI^e siècle, auraient dû avoir bien des choses utiles et instructives à se dire en se rencontrant sur le sol de la libre Amérique. Comment se fait-il qu'après être parti du même point de départ on ait abouti à des résultats si différents? Quand la déviation du principe commun a-t-elle commencé? Comment pourrait-on tirer son profit des expériences faites de part et d'autre, de façon à assurer à l'avenir le triomphe de la cause dont les uns représentent jusqu'à aujourd'hui le misérable échec, les autres la victoire incontestable¹? Les

¹ Il a été répondu à ces questions dans un rapport dont nous donnons ici quelques thèses qui en résument les idées principales : — I. L'église est la société de ceux qui, en communion personnelle avec Jésus-Christ, le Sauveur du monde, professent ensemble leur foi et travaillent à l'avancement du règne de Dieu. — II. Faute d'avoir suffisamment insisté sur l'élément de la vie personnelle et pour avoir relevé trop exclusivement celui de la doctrine, les églises protestantes d'Europe, bientôt envahies par le monde, se sont confondues entièrement avec la nation. — III. Sous l'influence du grand réveil du temps de Jonathan Edwards, les églises américaines se sont distinguées de celles d'Europe, en se donnant une constitution intérieure plus spirituelle qui a eu pour conséquence la séparation de l'église et de l'état. — IV. Les églises officielles d'Europe, faute d'avoir accompli la même évolution, se trouvent privées des avantages qu'elles avaient au XVI^e siècle, sans être en mesure de répondre aux besoins nouveaux qui se manifestent. Elles tendent à tomber légalement au pouvoir des adversaires du christianisme. — V. Les églises libres

Américains auraient eu sans contredit bien des choses importantes à nous dire, mais d'un autre côté nous étions en position de leur donner plus d'un avertissement salutaire. Est-il donc bien à sa place d'exiger l'acceptation sans réserve des confessions de foi éminemment théologiques du XVI^e siècle, non-seulement des pasteurs mais des simples laïques, de la jeune fille, de tout membre faisant profession de piété personnelle, pour entrer dans l'église? Les hommes éclairés de l'Amérique sont déjà suffisamment au courant de la distinction fondamentale entre la foi et la théologie pour sentir qu'il est particulièrement déplacé de les confondre dans des églises recrutées par la profession de foi individuelle, éminemment populaires, à tant d'égards différentes de celles qui au XVI^e et au XVII^e siècle étaient dominées par les théologiens. Sous ce rapport-là du moins les églises libres du continent européen, à tant d'autres

nombreuses et diverses, sont une manifestation du malaise général, sans être en mesure d'y porter remède. Leur mission est de proclamer, qu'avant d'être une affaire sociale, la religion est en tout premier lieu une affaire individuelle. — VI. Le christianisme ne pourra reprendre la position qui lui appartient dans la société européenne, sans le concours de tous les hommes évangéliques réunis pour travailler à la même œuvre. — VII. La séparation de l'église et de l'état, qui semble inévitable, résultera moins du triomphe des vrais principes réglant la constitution intérieure de l'église chrétienne que de la force des choses. — VIII. Lorsque la séparation de l'église et de l'état aura provoqué la lutte décisive entre le christianisme et l'irréligion, le concours des églises évangéliques des Etats-Unis sera indispensable à celles d'Europe. — IX. Les églises américaines sont aujourd'hui l'expression la plus belle et la plus authentique du mouvement religieux du XVI^e siècle. — X. En travaillant à faire triompher la cause de la liberté et du christianisme, les églises américaines sont un encouragement et un modèle pour tous les hommes qui voient dans la démocratie chrétienne la forme définitive de la société moderne. — XI. Il faut voir une usurpation sur les droits imprescriptibles de la conscience et un acheminement vers l'inquisition dans toute législation gouvernementale qui prétend frapper non-seulement les faits anti-sociaux, mais déjà les idées religieuses et morales. La réconciliation entre la société européenne et le christianisme ne deviendra possible que lorsque l'état et l'église auront accepté ces principes, déjà mis en pratique par la civilisation américaine, proclamés par la constitution des Etats-Unis et par les églises libres du continent européen.

égards attardées, ont quelque chose à apprendre à celles d'Amérique. On l'a fait remarquer, dans un des rapports lus à New-York. « Une plus grande largeur théologique est immédiatement résultée de la fondation des églises libres. Si en Amérique chaque conviction religieuse peut hardiment élever son drapeau, assurée de rencontrer des partisans dans les rangs d'un nombreux public qui s'intéresse aux choses de la foi, il n'en est pas de même en Europe. Aussi, lorsque parmi les membres des églises libres, déjà en fort petit nombre, il s'est trouvé des baptistes et des pédobaptistes, par exemple, il n'a pu être question de se séparer pour constituer à part des congrégations qui auraient été par trop insignifiantes en nombre. Force a donc été de vivre ensemble dans le même troupeau, tout en se supportant. Il n'est pas rare de voir, je parle surtout des pays de langue française, des églises en majorité pédobaptistes ayant un pasteur baptiste. Les membres du troupeau qui veulent faire baptiser leurs enfants s'adressent à un ministre du voisinage. Le même rapprochement s'est effectué entre d'autres tendances. Comme les professions de foi des églises libres portent sur les faits religieux plutôt que sur les principes théologiques, comme elles supposent d'une manière plus ou moins consciente, la distinction fondamentale entre la religion et la théologie, il en résulte que des luthériens et des zwingliens, des arminiens et des calvinistes peuvent se trouver dans la même église. Des orthodoxes de la plus stricte observance ont même à s'accommoder de la présence d'hommes évangéliques qui, à beaucoup d'égards, s'éloignent de la théologie officielle du XVI^e siècle. »

« Il faut bien l'avouer, ce mode de vivre a surtout été imposé par la force des choses, par la nécessité ; il n'en est pas moins considéré comme constituant un progrès important dans la voie de la liberté et de la largeur. »

« Le même rapprochement a eu lieu sur le terrain ecclésiastique. Les églises nouvelles ne sont ni strictement presbytériennes, ni rigoureusement congrégationalistes. On a cru pouvoir établir une autorité centrale suffisante pour constituer un faisceau, tout en respectant à bien des égards la liberté des congrégations particulières. »

Ce point-là et beaucoup d'autres encore pouvaient fournir l'occasion de discussions réellement profitables, qui auraient pu donner aux réunions de New-York une haute portée pour l'histoire du protestantisme. Les organisateurs n'ont pas eu de ces ambitions. On s'est exclusivement borné à chanter les louanges du protestantisme extérieur, charnel et vulgaire, dans un moment singulièrement inopportun, du moins pour l'Europe. Aussi chercherions-nous vainement un point de comparaison entre le dernier concile romain et les réunions de New-York. Le concile du Vatican a été l'expression officielle du catholicisme tirant les dernières conséquences de son principe. On ne saurait dire que le principe du protestantisme vrai et idéal, qui en fait l'église des hommes arrivés à l'âge de majorité en religion, ait triomphé à New-York. On n'y a vu célébrer que le protestantisme historique, à tant d'égards illogique, décrépité, paralysé, qui trop souvent n'est qu'un catholicisme inconséquent, un protestantisme catholique.

Mais le protestantisme vrai et idéal, qui se confond avec le spiritualisme chrétien, est-il jamais destiné à être de ce monde? Peut-il se constituer en église? existera-t-il jamais autrement qu'à titre de tendance, d'aspiration, de levain destiné à faire lever plus ou moins la pâte inerte, sans réussir jamais à la pénétrer tout entière? C'est là une question capitale qui n'aurait pas manqué de faire ouvrir de grands yeux aux nombreux docteurs réunis à New-York, si tant est qu'elle eût même été comprise par beaucoup d'entre eux. Ce protestantisme-là, seul authentique parce qu'il se confond avec le christianisme lui-même, est-il plus répandu en Amérique qu'ailleurs? Malgré une puissance et une prospérité extérieure des églises américaines dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vue, proportions gardées, le nombre de ceux qui ont la religion de la vérité et non celle de la forme et de l'autorité est-il plus considérable qu'ailleurs parmi ceux qui professent le christianisme? Le spiritualisme chrétien a-t-il plus de représentants aux Etats-Unis que dans le reste de la chrétienté?

IV

C'est là sans doute que les experts nous attendent ; si ce point n'est pas le seul qui les intéresse, c'est bien sans contredit celui qui les préoccupe le plus. Reste à savoir si nous ne touchons pas à un de ces problèmes importuns qui surgissent sans cesse, sans qu'on puisse jamais arriver à les résoudre ? Ayant tant de peine à savoir à quoi s'en tenir pour son propre compte personnel, comment se hasarder à trancher la question alors qu'il s'agit de comparer des églises et des pays à tant d'égards différents ? Et cependant se récuser complètement, refuser d'aborder même le problème sous prétexte que toutes les formes peuvent être également bonnes ou également mauvaises suivant les pays, les hommes, les circonstances, n'est-ce pas renoncer non-seulement à toute église, mais à toute religion historique, positive, pour se perdre dans un mysticisme vapoureux à l'usage d'un couvent de nonnes et de leur directeur, mais tout à fait insaisissable et impropre à mordre sur la nature humaine pour la régénérer en agissant sur elle comme un tonique propre à lui faire exsuder tout son venin ? Non, la question des institutions et des formes ne saurait être indifférente. Quand on en est là, sans une inconséquence flagrante, qui pour tant de gens est une affaire de tempérament, on devrait dire que la question de l'esprit ne l'est pas moins. Le scepticisme à l'endroit de la forme ne sert trop souvent qu'à vouloir celui qui porte sur le fond. S'il y a dans le monde une religion vraie, authentique, divine, elle doit travailler sans relâche à se présenter sous une forme qui lui corresponde toujours mieux, au risque de n'arriver peut-être jamais au but ici-bas, tout en ne cessant de s'en approcher.

Il n'y a que les hommes prenant hardiment le problème par ce côté-là qui contribuent à faire avancer la cause de l'humanité et de la vérité. Mais, il faut en convenir, cette tâche, qui n'existe pas même pour la multitude, est des plus rudes aux yeux de ceux qui en ont entrevu l'importance capitale et les nombreuses difficultés. Pour personne l'œuvre ne finit qu'avec la vie : on ne possède pas d'une possession spirituelle ce qu'on n'affermirait pas en le conquérant chaque jour à nouveau. Et ce

travail doit recommencer, avec chaque individu, à chaque génération nouvelle. On voudrait pouvoir léguer aux siens les expériences que l'on a faites, les biens spirituels déjà acquis, mais il faut hésiter sans cesse entre le danger d'engager les autres dans les voies stériles et perfides du formalisme et la crainte de ne pas exercer une influence suffisamment intense et étendue. En constatant le peu d'action que l'on exerce au près et au loin sur un monde distrait, comment ne pas se demander si l'on ne serait peut-être pas trop ambitieux, si l'on ne poursuit pas un idéal trop relevé pour l'humanité, un but chimérique ? Mais cette chimère c'est ce qui doit être, le devoir strict, la vraie spiritualité. Si l'on pouvait en douter un instant il suffirait de voir ce qu'est devenu, ce que devient chaque jour l'Évangile entre les mains de ceux qui, pour lui assurer un plus facile accès, croient devoir pactiser avec les préjugés, les faiblesses et les passions de la foule. Le nombre de ceux qui saisissent la portée de la question n'est jamais bien considérable ; les hommes qui après avoir entrevu l'idéal marchent d'un pas ferme à sa réalisation sont rares dans tous les temps, quel que soit le pays, quelle que soit l'église. C'est par dessus bien des barrières et après avoir triomphé de nombreux préjugés qu'ils réussissent à se comprendre et à se reconnaître. Ce fait implique déjà que, tout en étant pleinement d'accord sur le but, la nécessité de faire prédominer l'esprit sur la forme et la lettre, ils sont loin de s'entendre sur les moyens. Tel forme répudiée par l'un comme décidément réfractaire à l'esprit, paraît à l'autre encore susceptible d'en être pénétrée. Si l'on fait d'aventure plusieurs pas de compagnie dans la même direction, il arrive toujours un moment où par suite de la différence de culture, d'éducation, de caractère, l'élan n'est plus le même. Ceux-ci s'arrêtent à moitié chemin, tandis que d'autres, encouragés par les résultats obtenus, se sentent animés d'une ardeur nouvelle. Heureux encore si dans ces moments critiques où il faut décidément se séparer on est de part et d'autre suffisamment spirituel et large pour savoir se rendre mutuellement justice !

De là l'impossibilité absolue de grouper tous les spiritualistes

d'une époque en une seule église ; il faut même renoncer à faire marcher ensemble ceux qui appartiennent à la même dénomination. Il semble qu'à mesure qu'on s'élève plus haut sur l'échelle de la spiritualité, on soit condamné à sentir toujours plus son isolement comme lorsqu'on gravit les hauteurs des Alpes. A toutes les difficultés de la tâche viennent s'ajouter celles qui résultent du manque de concours et de sympathie. C'est alors que sonne l'heure de la tentation suprême. Tel qui jusque-là avait marché d'un pas ferme, finit par céder aux séduisantes sollicitations d'un quietisme énervant. Il a sans doute entrevu le but qui l'a fait tressaillir. Mais il s'autorise de sa grandeur, de sa beauté même pour renoncer à l'atteindre. Arrivent alors les faux frères plus habiles que droits : profitant de toutes les défaillances, ils savent se prévaloir du besoin de sauvegarder les résultats qui leur ont été imposés pour se défendre d'en accomplir de nouveaux. Il faut alors se résigner à chercher ses vrais auxiliaires souvent bien loin dans le temps et dans l'espace, marchant isolés au sein des diverses églises comme on doit avoir le courage de marcher soi-même. Heureux celui qui de temps à autre a le privilège de pouvoir en passage serrer la main d'un compagnon de voyage dont il reconnaît l'air de famille, bien qu'ils tendent au même but par des sentiers opposés.

A quelle époque et à quelle dénomination qu'ils appartiennent, ces hommes ont un trait commun. Ils gémissent et se lamentent déplorant le triste état de l'église : chacun le croit à son époque particulièrement lamentable ; ils ont tous raison et c'est parce qu'ils gémissent, se lamentent et font d'incessants efforts que le triomphe du mal ne va jamais jusqu'à éteindre le lumignon qui fume encore !

A côté de ces esprits chagrins on voit s'avancer heureux et satisfaits les formalistes francs et naïfs, contents de leurs succès extérieurs et appuyés sur la statistique. Étendre le filet de l'Évangile sans trop s'occuper de la largeur ou de la solidité de ses mailles est leur unique préoccupation. A les entendre tout est bien pourvu que les règles soient observées. Grâce à eux, sous les noms les plus divers, dans les églises en apparence

les plus opposées, on voit l'ombre du prêtre qui va grandissant sans cesse, s'allongeant de toute la hauteur dont le laïque s'abaisse. Avec cette douceur qui lui est particulière, le lévite est toujours là au bon moment tenant le néophyte par la main pour lui faire franchir les pas difficiles, alors qu'il s'agit de passer de l'*opus operatum* de la doctrine à celui de la forme, puis, par l'idée magique du sacrement, à celui de l'église où il admire alors sans contrainte son œuvre achevée. Tout formaliste en religion est un papiste en germe. Dès que le sentiment religieux s'éveille chez un homme élevé dans la religion de la forme, il ne lui reste plus, s'il a l'esprit droit et s'il est libre d'entraves extérieures, qu'à remonter vers les sources pures du spiritualisme chrétien ou à aller chercher un refuge dans le catholicisme qui a admirablement réussi à substituer la forme au fond, la religion de l'autorité à celle de Jésus-Christ. Voilà pourquoi, dans le pays classique du formalisme, en Angleterre, on voit tant de personnes passer au catholicisme dès qu'elles sentent le besoin de s'occuper de religion. La forme étant tout pour ces hommes, il vont naturellement là où la plus belle part lui est faite. Quant à ceux qui sont retenus par les préjugés de naissance, les habitudes, et l'éducation, ils forment le gros monceau des protestants catholiques ne se distinguant des autres que par l'inconséquence. Que de protestants de naissance jettent les hauts cris en voyant les scènes de Lourdes et de la Salette sans s'apercevoir qu'ils ont leur fétichisme à eux, ne différant pas beaucoup plus de l'autre que ne diffèrent entre elles plusieurs espèces du même genre ! Le cœur humain a toujours trouvé les charges de spiritualisme beaucoup trop lourdes ; voilà pourquoi dans tous les domaines on voit la routine aspirer à supplanter la vie et, en religion, le formalisme, le pli, le rite et le symbole, souvent l'apparence chercher, chez les meilleurs et à leur insu, à se substituer à la vraie religion. Même quand elles sont de droit divin, les formes toujours indispensables risquent de bannir l'esprit. Le pharisaïsme nous offre le plus tragique exemple de tout ce qu'il y a d'enivrant et de fallacieux dans le formalisme. Au sein de la république d'Israël rien n'était laissé à l'arbitraire humain ; l'institution dans tous

ses détails, les cérémonies, les moindres rites, tout était voulu de Dieu ; la plus stricte observance de ces nombreuses prescriptions n'en a pas moins conduit les Juifs à crucifier celui dont toutes ces cérémonies et ces symboles avaient justement pour mission d'annoncer, de préparer la venue.

Puisqu'il en est ainsi, les formes étant aussi dangereuses qu'indispensables, le plus sage serait de les réduire au minimum, de façon à ce qu'elles fussent condamnées à s'affaisser sur elles-mêmes comme un sac vide dès qu'elles seraient abandonnées par l'esprit. Du moment où la sève a cessé de circuler dans l'arbre à l'entrée de l'hiver, les feuilles s'en détachent tout naturellement pour joncher nos champs et nos promenades, en attendant que le vent se charge de les disperser et de les faire disparaître. Nul ne s'aviserait de les soigner dans l'espoir qu'au premier printemps la sève voudrait bien les ranimer à nouveau. On est moins intelligent quand il s'agit de la vie spirituelle : la confiance en elle n'est pas suffisante pour la croire de force à se créer à chaque jet nouveau la forme la plus convenable. La circonstance que telle forme a un jour servi d'expression à la vie fait espérer qu'il en sera de nouveau ainsi. On la respecte, on la vénère, on la cultive, dans le vain espoir que la vie consentira à venir déborder un jour de nouveau dans ces canaux réguliers que l'on tient à sa disposition. Qui n'a vu des hommes aussi simples qu'excellents travailler avec une touchante piété à raffermir, à restaurer et à compléter les institutions et les formes comme s'il était possible de retenir dans des bandelettes cet esprit éminemment libre, qui comme le vent, se plaisant à souffler où il veut, ne fait nulle part élection de domicile d'une manière définitive, et est souvent chassé par les efforts mêmes qu'on fait pour le retenir ? De là le culte des reliques, des édifices¹, des localités où se sont passés des évé-

¹ La ville de New-York offre un exemple très frappant d'un formalisme de ce genre. Le dernier grand réveil des Etats-Unis (1857-1858) commença dans l'église de Fulton-street, où se réunissaient depuis longtemps pour le demander un petit nombre d'âmes pieuses et persévérantes. Eh bien, quoique l'on soit depuis longtemps rentré dans le calme, on n'en continue pas moins à se réunir tous les jours dans le même lieu, à la même

ments remarquables ; combien peu de personnes ont saisi la portée de cette parole profonde du Maître : « *Femme, crois-moi ; l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en demande de tels qui l'adorent. Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* »

Le monde religieux des Etats-Unis n'est pas plus à l'abri de ces travers que celui de la vieille Europe. Le prestige de la prospérité y aidant et les tendances de l'esprit américain portant toutes dans le même sens, on peut dire que le formalisme en Amérique a des chances pour le moins aussi favorables que celles qui lui sont fournies en Europe par les traditions, la magie des souvenirs, ne s'alliant pas trop mal avec cette indifférence en matières religieuses qui nous caractérise à un haut degré. Deux faits cependant tiennent le formalisme en échec et l'empêchent de tout envahir. La liberté religieuse absolue permet d'une part à tout esprit nouveau de se créer les formes qui lui conviennent en même temps qu'elle facilite singulièrement l'abandon des anciennes dès qu'elles ont fait leur temps. Il est même une forme ecclésiastique, éminemment américaine, qui mieux qu'aucune autre réduit le formalisme à sa plus simple expression. D'abord le congrégationalisme reconnaît à chaque église locale particulière les mêmes droits qu'à un grand établissement national, ou régional, absorbant les diverses unités. Ensuite, par l'absence de tout lien officiel et artificiel, il garantit à chaque église le droit salutaire de mourir de fait quand elle est morte en réalité ; de disparaître

heure, dans la pensée que quand il y aura un nouveau mouvement de l'Esprit, il commencera exactement dans le même lieu et de la même manière. Tant il est vrai que toutes les erreurs que l'on a vu s'épanouir à leur aise dans l'église romaine ont de profondes racines dans le cœur humain ! Si on constatait avec soin la présence des erreurs similaires dans les deux églises, on aurait moins de peine à comprendre la rechute apparente de bien des gens. Rien de moins commun dans toutes les communions, et même chez les meilleurs, qu'une vraie spiritualité n'excluant d'ailleurs ni le zèle ni la ferveur.

comme simple forme dès qu'elle cesse d'exister comme fait spirituel. La fiction qui consiste à traiter comme vivant un corps mort, sous prétexte qu'il est partie intégrante d'un organisme vivant, ne saurait exister.

Le formalisme par contre trouve un puissant auxiliaire dans la couleur fortement intellectualiste dont la piété anglo-saxonne est redevable aux défauts de l'esprit national et au rationalisme prétendu orthodoxe. C'est ce dont nos lecteurs auront pu s'apercevoir en lisant le remarquable article que la *Revue* a publié dans son dernier cahier de 1874, sur la crise théologique en Amérique. Ce travail est de nature à alarmer non pas tant par la profondeur et l'étendue du mal qu'il signale, mais surtout par l'étrange remède qu'il propose. L'auteur nous présente l'Amérique religieuse sous un jour tout autre que les rapporteurs un peu optimistes de l'*Alliance évangélique*. Appuyé sur les faits, il jette un cri d'alarme motivé : « Le feu y est donc ? oui, les flammes ont déjà relui en tous lieux et se répandent maintenant partout. Si les chrétiens américains, si les avocats et hommes d'état, les hommes de lettres, et autres laïques chrétiens de l'Amérique qui peuvent guider l'esprit public et le clergé chrétien d'Amérique aussi, ne veulent pas en être dans dix ans au point où en sont ces mêmes classes de chrétiens en Europe, courant çà et là en se tordant les mains et se déchirant le cœur à la vue de l'extension de cette désolation terrible qui nous menace déjà, et cherchant presque affolés à sauver la foi et le système chrétien d'une ruine et d'une destruction plus complètes, il faut que quelque chose soit fait par tous les amis de Christ au milieu de nous, et cela avec intelligence, promptement, et efficacement. » Ce n'est pas ce côté de l'état religieux des pays anglo-saxons (le mal est encore plus avancé en Angleterre qu'en Amérique) que nous présentent nos journaux, bien persuadés de s'acquitter de leur devoir en s'en tenant à relever ce qui plaît à leurs lecteurs et à jeter un voile discret sur tout ce qui pourrait les troubler. Se bornant à relater les faits et gestes de l'évangélisme aussi bruyant que superficiel, on s'imagine que l'*Évangile de l'inspiration plénière* se chargera d'arrêter le flot qui monte. Et on ne s'a-

perçoit pas qu'en se contentant de crier et de se compter alors qu'il faudrait chercher à comprendre pour répondre ensuite d'une manière intelligente, les chrétiens anglo-saxons travaillent, autant qu'il est en leur pouvoir, à amener ce funeste divorce qui a pour effet de rejeter les classes intelligentes dans l'incrédulité à mesure que les autres s'enfoncent dans la superstition et le bigotisme.

Malheureusement le remède que propose M. Blauvelt ne ferait qu'augmenter le mal. Il accepte naïvement la lutte sur le terrain non pas religieux et moral, mais exclusivement scientifique qu'il convient aux adversaires de proposer. « Ils (les savants) se bornent à réclamer, dit-il, ce qui est parfaitement raisonnable, que chacun de ces dogmes soit positivement appuyé sur des preuves et des raisonnements semblables à ceux qui réclament notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, et qu'ils prennent ainsi leur place légitime comme partie de la science ; ou bien que l'on accorde franchement que ces dogmes n'ont pas de base scientifique, et qu'ils soient ainsi repoussés comme n'ayant rien de commun avec la science. » On le voit, à entendre notre théologien américain ce n'est pas *avec le cœur et avec la conscience* qu'on ferait de la religion, mais exclusivement avec l'entendement, avec cette faculté qui est seule mise en jeu quand il s'agit de faire de l'algèbre, de la géométrie ou d'étudier une science quelconque. « Il faut dire en un mot, ajoute M. Blauvelt, que chacun des dogmes reçus, pour si sacré et fondamental qu'il soit, est sommé de comparaître au tribunal de la science pour être déclaré vrai ou faux. Pour éviter toute possibilité d'erreur, tout l'examen doit avoir lieu, comme le réclame avec raison M. Renan, dans un esprit purement séculier *et non religieux*, suivant la méthode des grecs, des musulmans, des hindous, hommes étrangers à toute théologie et qui ne songent ni à applaudir, ni à décrier, ni à soutenir, ni à démolir les dogmes. La vérité et rien que la vérité. La vérité non comme conséquence mais comme cause ; la vérité seulement pour de solides raisons ; la vérité en exposant sans merci toutes les erreurs et tous les sophismes ; la vérité à tout prix et la vérité à tout hasard, tel

doit être toujours le seul mot d'ordre. » Ah ! que voilà bien ce rationalisme orthodoxe avec toutes ses illusions, que les théologiens vivants du XVI^e siècle étaient loin de professer ! Il nous semble entendre cet excellent M. Gaussen à la fois poète et géomètre, nous disant gravement qu'il fallait prouver la vérité de l'Écriture sans *ouvrir le volume*, comme quand il s'agit d'établir l'authenticité des écrits d'Homère ou de Virgile. Dans la controverse décisive on exclut tout simplement les organes appelés à saisir la vérité, la conscience et le cœur, la vérité elle-même qui seule en se montrant peut mettre un terme au débat. Pascal et Vinet ont guéri de ces illusions-là tout homme qui parmi nous comprend les premiers mots des questions religieuses et théologiques. — « C'est le cœur qui sent Dieu, dit Pascal, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Ce n'est que dans la mesure où on fait l'expérience personnelle et vivante du christianisme qu'on le comprend. Ces choses-là ne s'apprécient pas du dehors ; entrez et vous verrez clair. « Il ne faut, dit Vinet, quand il s'agit de décider de la vérité du christianisme, il ne faut faire abstraction de rien de ce dont l'homme se compose. Il faut apporter, il faut jeter dans la discussion ses craintes et ses espérances, ses joies et ses douleurs, sa vie extérieure et sa vie intérieure, l'esprit et l'âme, l'homme du temps et l'homme de l'éternité. C'est ainsi, c'est-à-dire complet, vivant et personnel, que de telles questions veulent nous trouver ; autrement, elles se joueront de nos efforts et se riront de nos certitudes. » Par ce côté-là la théologie devient à son tour une science relevant de la raison. Elle est la science des faits moraux, psychologiques, religieux, — tout aussi incontestables que ceux de l'histoire naturelle, — dont le chrétien a fait l'expérience. Les dogmes chrétiens ne sont plus alors, comme le suppose M. Blauvelt avec tous les supranaturalistes, *des formules révélées de Dieu*, mais bien le résultat du travail scientifique de la conscience chrétienne entrant en contact avec l'Évangile, que l'homme est appelé à s'assimiler par toutes les facultés de son être. Le dogme devient alors variable et soumis à toutes les vicissitudes de la science, tandis que les faits évangéliques demeurent per-

manents. Il est impossible qu'un homme de la valeur de M. Blauvelt, qui réagit à propos avec tant d'énergie et de courage contre la vieille apologétique extérieure des Anglais, ne s'aperçoive pas bientôt qu'il en conserve tout ce qu'elle a de plus fâcheux, l'idée que le christianisme *est essentiellement un ensemble de connaissances révélées s'adressant avant tout à l'intelligence*. Il ne pourra agir efficacement sur ses compatriotes en vue d'une réforme franche et radicale de la théologie qu'à condition de leur ressembler moins. Avant d'entreprendre de justifier au tribunal de la science l'ensemble de la théologie traditionnelle, il faut en tout premier lieu faire le départ entre l'élément religieux, relevant de la conscience et du cœur, et l'élément éminemment humain et transitoire toujours *justiciable de la science chrétienne*.

Il est intéressant de voir les réponses faites à M. Blauvelt par le monde religieux. Comme il arrive toujours en pareil cas, l'auteur s'est attiré plus de mauvais compliments et d'animadversion que de réfutations. La revue toutefois qui avait d'abord publié ces articles alarmants a donné plus tard quelques pages destinées à rassurer. L'auteur, M. Lyman H. Atwater, signale d'abord quelques exagérations dans le travail auquel il répond. Tout en reconnaissant que le scepticisme moderne a pris pied en Amérique, il nie que les ravages soient déjà aussi étendus et aussi profonds qu'on le prétend. M. Atwater relève également ce qu'il y a de paradoxal dans l'assertion que les chrétiens sont moins bien placés que personne pour défendre le christianisme, sous prétexte qu'ils ont pris parti. M. Blauvelt a pris en effet trop au sérieux le mot de M. Renan qui prétend que pour rendre justice à une religion il faut y avoir cru et ne plus y croire. S'il n'est que trop vrai que chez beaucoup de chrétiens l'amour abstrait de la vérité, quelle qu'elle soit, ne triomphe pas toujours du préjugé de l'éducation et de l'habitude, les hommes de science ne sont pas plus à l'abri que les autres de ce travers inhérent à la nature humaine. On a beau dire, le préjugé invétéré contre le surnaturel n'est inspiré que par une philosophie préconçue, ou par une science empirique trop étroite qui au lieu d'être franchement décidée à enregistrer

docilement ce *qui est*, devient infidèle à son principe et prétend trancher à l'avance ce qui *doit être*, sous prétexte de faciliter sa tâche.

Mais ce qu'il importe surtout de relever, c'est que M. Atwater n'accepte pas le critère de la vérité chrétienne proposé par M. Blauvelt. Comme nous il estime que le christianisme doit être abordé par l'homme tout entier, sans qu'aucune de ses facultés et de ses besoins soit mis en charte privée. « Elle est vaine, dit-il, la tentative de faire de la croyance en la vérité des évangiles, le fait d'une pure gymnastique intellectuelle, sans aucune intervention de l'élément moral. Les vérités et les considérations morales n'en sont pas moins intellectuelles; elles ne peuvent être perçues que par l'intelligence, mais il faut se garder d'en exclure *l'élément moral et le discernement spirituel*. Cette mise en jeu de nos facultés morales relève à la fois de l'intelligence et du sentiment... Quand on prétend, — et c'est bien là l'idée des sceptiques modernes, — n'admettre pour valables que les preuves sensibles, faisant appel au témoignage des sens ou aux déductions logiques qui en découlent, nous protestons avec tout le sérieux dont nous sommes susceptibles. »

Il est à regretter que M. Atwater n'ait pas poussé plus loin ses investigations. Il se serait peut-être aperçu alors qu'il était sur le même terrain que son adversaire sans tirer les conséquences logiques renfermées dans le principe commun. Les deux auteurs nous font en effet l'impression de ce mouvoir sur ce terrain stérile du supranaturalisme rationnel. C'est encore là un de ces points sur lesquels les Américains auraient eu à apprendre quelque chose surtout des Allemands, et même des Français. Ce n'est qu'après avoir rompu en visière à ce supranaturalisme superficiel qui règne un peu partout, du moins dans la conception populaire des protestants qui le confondent avec l'orthodoxie du XVI^e siècle infiniment supérieure, qu'on peut entrevoir la possibilité d'une théologie nouvelle répondant aux besoins de l'époque. Qu'on se le dise bien, le protestantisme ne sera à la hauteur de sa mission que lorsqu'il usera hardiment de la faculté de se réformer lui-même. Les

théologiens du XVI^e siècle lui ont donné à cet égard un bel exemple que la routine humaine a fait trop tôt oublier. Il ne s'agit ni de restaurer, ni de réformer, mais de fonder à nouveau sur la base inébranlable posée par celui qui s'est appelé le chemin, la vérité et la vie. En Amérique comme en Europe, il importe de se mettre promptement à l'œuvre, sous peine de voir s'établir le funeste divorce presque consommé dans nos pays de langue française où la culture et l'intelligence aboutissent à l'incrédulité d'une part et le christianisme et la piété s'étiolent d'autre part dans l'ignorance, l'étroitesse et la superstition.

Toute cette étude l'aura suffisamment montré, le péril est beaucoup moins grand aux Etats-Unis que chez nous. Mais il est certain qu'il commence à poindre : bien loin de blâmer M. Blauvelt d'avoir jeté le cri d'alarme, on ne saurait trop l'en remercier. Ensuite l'Amérique est incomparablement mieux outillée que nous pour marcher à l'encontre de la crise. Non-seulement elle possède des églises nombreuses, respectées, exerçant une grande influence dans le pays, mais elle a encore une théologie. Celle-ci fût-elle défectueuse, elle vaut mieux que rien ; on se trouvera à l'abri de cette grossière ignorance qui chez nous provoque une foule de malentendus et paralyse tous les efforts. Et puis n'oublions pas que l'Amérique est le plus grand pays protestant du monde. Grâce à la liberté religieuse absolue, à la flexibilité des institutions ecclésiastiques qui en résulte, à ce grand nombre de sectes dont on ne sait pas apercevoir les bons côtés, on s'y trouve à l'abri de cet isolement absolu qui dans notre vieux monde rongé par l'indifférence énerve tant de courages, alors qu'on se voit condamné à n'être que la fraction imperceptible, la minorité inappréciable dans le sein d'une minorité. Dans ce pays jeune il n'est pas d'idée, fût-elle étrange et bizarre, qui ne soit sûre de rencontrer aussitôt des amis et des partisans. Quand l'heure sera venue, la réforme théologique ne saurait être moins bien partagée.

Ce que nous avons dit précédemment des tendances qui se sont fait jour avec une remarquable unanimité dans les réunions de l'Alliance évangélique à New-York indique assez que

le terrain est préparé. Rien ne peut arrêter cette évolution éminemment salutaire qui doit s'effectuer dans la théologie, quand on en est venu à voir dans le christianisme non plus un ensemble de formules, de doctrines révélées, mais une vie nouvelle, supérieure, divino-humaine apportée par Jésus avec mission de renouveler la face de la terre. C'est bien évolution théologique que nous disons. En effet, quand en présence des avantages de tout genre dont jouissent les Américains on se rappelle qu'ils sont un peuple éminemment pratique, comment ne pas espérer qu'ils éviteront une révolution ? Si la liberté accomplissait cette nouvelle merveille, il ne resterait plus qu'à s'incliner et à imposer silence à ses antipathies. Le succès tient à peu de chose. Il suffirait de quelques hommes de talent et de piété jouissant suffisamment de la confiance du peuple religieux pour lui faire comprendre qu'il s'agit non pas de renverser la foi, mais de l'asseoir sur des bases solides comme le roc, sur l'esprit et non sur la lettre ; de la faire reposer en plein sur la conscience chrétienne désireuse d'accomplir toujours des progrès nouveaux en s'appuyant sur l'Écriture qui a déjà servi à la former. Alors seulement les églises d'Amérique, retrempées par ce nouveau souffle de l'esprit d'en haut, se trouveraient à la hauteur de la grande tâche qui les attend, l'avenir religieux de la civilisation américaine serait assuré pour longtemps ; elle ne ferait pas la triste expérience du divorce entre les forces religieuses et morales d'un part et la civilisation d'un autre qui, en Europe, menace de nous faire reculer vers les plus sombres jours de notre histoire. Qui sait ? l'Amérique, qui s'est mise en route beaucoup plus tard que nous, peut avoir effectué son évolution avant que nous ayons échappé à l'indifférence et au marasme de l'heure présente. Nos devanciers et nos maîtres pour tout ce qui tient à la liberté politique et religieuse, les Américains demain peut-être nous laisseront bien en arrière pour tout ce qui tient à la théologie. Le sol de l'Europe semble parfois épuisé sans retour. Ça et là on voit bien poindre quelques idées grandes et généreuses, mais elles ne peuvent aboutir, il faut de toute nécessité qu'elles traversent l'Atlantique pour prendre leur développement et porter leurs fruits.

Ce contraste est une réponse à la grande question que nous avons posée : les faits se sont chargés d'y répondre. Comment ne pas admettre que les forces du spiritualisme ont été relativement plus vigoureuses dans un pays qui a sauvé tout ce qui lui était cher, foi, théologie, église, que dans les contrées qui se sont laissé enlever presque tous ces biens ? Si à cela venait s'ajouter une évolution théologique s'accomplissant heureusement le fait se trouverait deux fois prouvé. Ce qui permet d'espérer qu'il en sera bien ainsi c'est que, tout en ayant des plaies profondes, sur lesquels nous nous sommes gardés de jeter un voile, les États-Unis demeurent encore le pays où à l'heure présente le christianisme exerce l'influence la plus générale, la plus incontestée. Le passé et le présent semblent être une garantie de l'avenir. Aujourd'hui encore le jugement porté vers 1830 par Tocqueville, demeure pleinement fondé. « Il est permis, dit-il, de penser qu'un certain nombre d'Américains suivent, dans le culte qu'ils rendent à Dieu, leurs habitudes plus que leurs convictions. Aux États-Unis d'ailleurs le souverain est religieux, et par conséquent l'hypocrisie doit être commune ; mais l'Amérique est pourtant encore *le lieu du monde où la religion chrétienne a conservé le plus de véritable pouvoir sur les âmes* ; et rien ne montre mieux combien elle est utile et naturelle à l'homme, puisque le pays où elle exerce de nos jours le plus d'empire est en même temps le plus éclairé et le plus libre. »

Voilà pourquoi l'Amérique demeure la gloire et l'espérance du protestantisme auquel elle est redevable de tout ce qu'elle est. Recueillons soigneusement cette parole précieuse : à l'heure présente le pays le plus libre est aussi le plus religieux et le plus franchement protestant dans le sens historique et positif du mot. Il ne saurait y avoir de fait plus propre à encourager ceux qui ont l'intelligence assez ouverte pour s'apercevoir qu'ils assistent en Europe aux dernières agonies des églises du XVI^e siècle. Infidèles à la fois à leur principe ecclésiastique et à leur mission religieuse parce qu'elles sont devenues étrangères au souffle profondément religieux et spirituel de la réformation, elles sont dans cette position angoissante d'un malade qui ne

peut ni mourir ni vivre. Et cela dure depuis des années, et cela peut durer encore longtemps. C'est en vain que le catholicisme pousse la logique de son principe jusqu'à l'absurde; ce spectacle est impuissant à redonner un élan général à son adversaire décidément frappé à mort. Tandis que celui-ci se meurt d'atonie, son antagoniste est en proie aux convulsions du délire. Devenu le représentant le plus authentique de la superstition et du fétichisme, le catholicisme n'a plus de puissance que dans les mains des habiles qui s'en servent pour leurs fins politiques; les églises officielles protestantes, sont déjà légalement, en bien des lieux du moins, entre les mains des adversaires de toute religion; et çà et là au milieu de la décomposition générale on voit surgir quelques rares églises libres débiles, atteintes à leur tour du mal général et poussant, ainsi que le disait déjà Vinet, sur le tronc des églises nationales, comme l'agaric sur un tronc pourri.

Certes, pour quiconque s'intéresse encore à l'avenir religieux de notre vieux monde, c'est un privilège inappréciable de voir et de revoir l'Amérique religieuse. Non pas, encore un coup, qu'elle nous offre l'image de la perfection, mais, en nous présentant des défauts dont nous n'avons pas le moindre soupçon parce qu'ils sont exactement l'opposé des nôtres, elle nous aide à reprendre notre équilibre. Méconnus, sans puissance aucune, les vrais chrétiens en Europe ne connaissent plus ces grandes, ces saintes ambitions pour l'Évangile et pour l'église qui dans les belles époques ont fait battre le cœur des fidèles intelligents. Singulièrement modestes, nous acceptons d'assez bonne grâce le triste sort qui nous est fait: on dirait que tout honteux et heureux d'être encore tolérés, nous avons déjà pris le parti de nous réfugier dans les villages obscurs, dans les réduits de nos cités, comme faisaient dans les premiers siècles de notre ère les païens dévots battant en retraite devant les lumières chrétiennes. Et il se rencontre des esprits étroits, des sectaires dont le zèle égale l'ignorance pour soutenir que tel est bien l'état normal de l'église, destinée à un petit nombre d'élus; des docteurs diserts, exposant d'ingénieuses théories destinées à justifier ce triste état des esprits. S'il fallait en croire ces fi-

dèles, il ne faudrait plus aller puiser la lumière dans les portions les plus claires de la Parole de Dieu ; de prétendues prophéties de l'avenir auraient réglé à l'avance le programme minutieux des faits et gestes de l'église, des obligations des chrétiens pendant le cours des âges. Comme dans toutes les époques de défaillance, oubliant qu'il s'agit d'être ouvrier avec Dieu, on attend que le Sauveur, acceptant cette fois la méthode charnelle d'établir son règne que les Juifs ont prétendu lui imposer, vienne par un grand coup de théâtre et avec déploiement de puissance extérieure établir définitivement la religion spirituelle, après avoir réinstallé le culte lévitique et tout ce qui s'en suit. Notre théologie surannée tourne au judaïsme, la moins spirituelle au pharisaïsme. On déclare hardiment que le trésor du père de famille est décidément vide, pour ne pas rompre avec l'esprit de routine, avec cette incurable paresse qui empêchent d'aller y puiser des choses anciennes et des choses nouvelles.

Nous voudrions que tout jeune chrétien intelligent, plein d'enthousiasme pour l'idéal et désireux de ce consacrer au triomphe de la vérité pût se soustraire pendant quelques années aux influences débilitantes de cette atmosphère et aller respirer l'air tonique de la société religieuse américaine. Il trouverait là non une vieillesse chagrine charmant ses loisirs par les jeux de l'enfance, mais des hommes, des chrétiens virils, vigoureux, énergiques, étrangers à nos préoccupations séniles, étendant chaque jour le royaume de leur Maître par de nouvelles conquêtes, parce qu'ils ont une foi, une église, une théologie. Là au moins on peut se dire franchement chrétien et porter la tête haute si non devant Dieu du moins devant les hommes, partager toutes les préoccupations de son peuple, marcher à l'avant-garde de tous les progrès. Tandis que catholiques et protestants rivalisant de zèle achèvent de compromettre le peu de religion qui reste en Europe, en rêvant les uns d'une théocratie jésuitique, les autres plus ridicules encore, d'une théocratie libertine, on fonde en Amérique la seule théocratie vraiment admissible, exclusivement spirituelle, répudiant toute contrainte et n'acceptant que des gens de bonne volonté. Si le christia-

nisme doit encore avoir un avenir, — et nul vrai chrétien ne saurait en douter, — ce n'est que sous ce régime sain et fortifiant. Quand donc on a le cœur assez bien placé pour ne pas risquer d'emprunter à l'Amérique ses défauts, il vaut la peine de traverser l'Atlantique. Les hommes qui prennent au sérieux l'alliance du christianisme et de la liberté ne forment en Europe qu'une minorité méconnue et sans grande influence. Il ne peut avoir été inutile pour quelques-uns d'entre eux d'avoir constaté qu'en Amérique les représentants des mêmes principes forment une respectable majorité. On a beau être décidé à aller de l'avant en marchant par la foi, il n'est pas superflu pour l'humaine faiblesse d'avoir de temps à autre l'occasion de marcher par la vue. En venant se perdre de nouveau dans les rangs serrés de ces populations de l'ancien monde, hésitant sans cesse entre une superstition honteuse et une incrédulité désespérante, aussi humiliante l'une que l'autre pour la dignité humaine, peut-être rapporteront-ils quelque chose de cette confiance, de cet entrain avec lesquels des chrétiens intelligents savent faire avancer une grande et noble cause : l'alliance indissoluble de l'Évangile et de toutes les libertés, seul moyen d'assurer le vrai progrès. Et qui sait ? Tel qui aura débarqué sur les rivages de l'Amérique, incertain encore, désireux de voir par lui-même ces églises si différentes des nôtres en sera peut-être revenu convaincu, résolu à se joindre à ceux qui travaillent à faire triompher dans notre vieux monde les principes qui assurent la prospérité et l'avenir du nouveau. A la fin du siècle dernier, alors que la république américaine était encore au berceau, le philosophe allemand Kant, qui en suivait les premiers pas avec la plus vive sympathie, avait l'habitude de dire que les Américains se livraient à une expérience du succès de laquelle dépendait le salut du genre humain. Grâce à Dieu, les espérances du grand penseur se sont réalisées : l'expérience a réussi. Il faut maintenant que le monde entier en profite.

P.S. Voilà donc le travail que vous m'avez imposé ; il ne m'a rien appris à moi-même ; il n'apprendra rien à personne

car, suivant l'usage consacré, il ne sera pas lu par ceux auxquels il pourrait être de quelque utilité. Vous devez être fier d'avoir obtenu un si beau résultat.

— Depuis quand êtes-vous si utilitaire? A ce compte-là vous ne devriez pas aspirer à ce qui doit être, mais vous contenter simplement de ce qui est possible. Cédant à une ambition posthume et vous ravisant un peu tard, auriez-vous peut-être l'espérance de réussir dans le monde? Il me semblait qu'à cet égard vous ne redoutiez pas précisément de remonter le courant général. Ayez donc le courage d'accepter sans arrière-pensée toutes les conséquences de votre position. Si vous avez raison dans le tableau que vous tracez de notre position théologique actuelle vous ne devez pas être surpris de rencontrer si peu de sympathie; s'il en était autrement nous ne nous trouverions pas dans cet état de marasme dont vous parlez, sans théologie, sans église, bientôt peut-être sans foi. A mon sens, dans votre étude sur les conférences de New-York, vous vous êtes trop préoccupé de nos circonstances dans les pays de langue française. Est-il nécessaire de vous rappeler que ce qui importe ce n'est pas le succès mais l'accomplissement consciencieux sinon joyeux de ce qu'on estime être son devoir? Si vous savez trop bien ce que le succès coûte de nos jours pour être disposé à le payer à son prix, prenez donc une bonne fois pour toutes votre parti de ne pas l'obtenir. Vous échapperez alors à une certaine humeur chagrine qui s'est glissée dans ce travail comme dans vos publications récentes. Cette disposition d'esprit qui n'est que trop légitime peut se faire jour dans le cercle étroit de quelques amis, mais convient-elle à la parfaite objectivité, à la sérénité de la science? On ne choisit pas sa tâche; l'essentiel c'est de demeurer fidèle à celle qui vous a été imposée. Et puis cette étude sur l'Amérique a-t-elle donc été sans aucun profit pour vous? Après l'avoir lue il me semble qu'elle détonne sensiblement avec la manière dont vous vous exprimiez à votre retour des conférences. Je puis l'avouer maintenant, si j'ai tant insisté pour obtenir de vous ce travail, c'est un peu parce que je croyais vous voir dans les dispositions voulues pour faire prédominer la critique sur l'éloge. En

effet tout en prisant fort les principes américains, je prends moins aisément que vous mon parti de voir ceux qui les professent rester trop au-dessous de leur idéal. Me suis-je trompé en vous soupçonnant de reculer devant la nécessité d'avoir trop à critiquer, ou vous est-il arrivé la même aventure qu'à Balaam?

Mais revenons à la question générale. Auriez-vous donc complètement perdu votre temps, — puisqu'à tout prix vous réclamez des considérations utilitaires, — si vous et vos amis, en persistant à faire encore de la théologie alors que presque tout le monde l'abandonne, à moins qu'il ne s'agisse de plaider une cause dans l'intérêt d'un parti, vous aviez jusqu'à des jours meilleurs empêché qu'il ne s'établît une espèce de prescription contre elle? Serait-ce bien le moment de se décourager et de perdre patience alors que, comme vous l'annoncez, la théologie nouvelle pourrait nous arriver dans quelque temps par la voie favorite des traductions de l'anglais? Puisque vous avez osé placer votre vaisseau sur le promontoire le plus élevé du rivage, — c'est là votre fort et votre faible, — sachez attendre que la mer soit assez haute pour le faire flotter.

J.-F. ASTIÉ.